

Opération Fantome

Par Pascal BERTHE

CHAPITRE I

Mars 1968, île Tanh Ding, Vietnam.

L'hélicoptère quitte la cime feuillue des arbres que les rotors agitent comme la surface de la mer. Encore quelques vagues dans le feuillage, puis cela se calme. Il monte vers le ciel et dans une embardée contrôlée, il fonce vers le nord et disparaît. Le silence prend alors place durant quelques minutes, puis le fond sonore émit par la faune se réinstalle comme s'il ne s'était rien passé...

Mais pourtant, nous sommes là.

Tapis au sol, dans la jungle luxuriante et étouffante qui nous entoure, nous ne bougeons pas. Nous sommes invisibles temps notre camouflage est au point. Nous restons ainsi presque une heure sans remuer, sans émettre un son : Respirons-nous seulement ?

Puis, sur un mouvement du poing du «Wheel» (L'officier commandant du groupe), c'est le regroupement.

Le capitaine John F. Lawrence, «Seigneur» de son nom de code, fait un léger signe de tête, c'est le départ. Nous marchons pieds nus pour ne pas laisser de traces, nous ne faisons aucun bruit. C'est Steve Barley dit «Dragon» qui ouvre la piste. Nous sommes en pleine opération, celle-ci porte le nom de «Bold Dragon III». Notre mission, simple, comme d'habitude et selon la devise, Sat Cong, détruire du communiste. Cette fois, après les renseignements que nous a fourni L'U.D.T (Navy's Underwater Démolition Team) nous allons détruire des bunkers sur cette île. Il s'y trouve aussi une manufacture d'armes du Viet cong et peut-être des réseaux de tunnels souterrains. Normalement, nous devrions nous en donner à cœur joie ! C'est comme ça que ça devrait marcher, mais cette fois, c'est différent...

Cela fait maintenant une bonne heure que nous marchons quand Dragon s'arrête et lève la main. Nous stoppons sur place et nous nous accroupissons. Seigneur le rejoint sans bruit malgré son imposante carcasse, et ils conversent. Tout le groupe comprend car personne ne parle mais tout le monde regarde. Silence and Reliance, c'est ainsi que nous discutons lorsque nous sommes en opération, par langage gestuel.

Le POWER TRAIN Expert en explosifs, Sergent Teddy Lee Marvin dit «Stentor», accompagné de son Rigger qui supervise la pose des charges, le caporal Phil Rain dit «Bad Black», sont appelés. Ils rejoignent le groupe de tête tandis que Fred Neckerman dit «Blue-Bird» présent en temps qu'opérateur radio, et moi même nous éloignons de notre piste pour marquer un périmètre de sécurité. Seigneur et Dragon font de même à la pointe. Nous laissons travailler les spécialistes du nettoyage par le vide qui minent maintenant un complexe de Bunkers vides...

Je m'appelle Jimmy Richardson, «Satan» au sein du groupe. Je fais partie depuis deux ans d'une unité de la Navy S.E.A.L (SEA=MER, A=AIR, L=LAND=TERRE), c'est à dire d'une équipe d'infiltration avancée, mais ce n'est qu'une couverture. J'ai fonction dans le groupe D'armement lourd, je suis armé d'un M63AI Stoner très efficace dans les combats rapprochés, genre de combats dont nous raffolons, bien que le couteau nous amène plus de plaisir, bien entendu, avec notre K.Bar, poignard de ces forces spéciales, nous pouvons sentir le dernier souffle de notre proie. Mais le Stoner est plus efficace lorsqu'ils se baladent en groupes, en cellules comme disent les Congs.

Nous sommes une unité de destruction et tous les autres soldats de tous corps nous prennent pour des dingues, dinki dau!" Comme on dit ici. C'est un peu vrai, et nous faisons ce que nous voulons, personne ne nous ennuie. Nous opérons souvent en Terre brûlée, c'est à dire que nous n'avons plus aucun contact du départ au retour de nos missions. Personne ne sait jamais

réellement où l'on se trouve et ce que l'on fait. Mais les résultats sont rapidement connus, nos exploits font beaucoup de mal aux ennemis. Les congs nous surnomment Green Facet Men, les hommes aux faces vertes. Et ils nous craignent, ils nous craignent vraiment.

Ca y est, Seigneur lève le bras, c'est le départ. Les explosifs sont en place et ils sauteront dès que quelqu'un tentera de rentrer dans l'un des Bunkers. Nous sommes vraiment des pros, dommage que tout doit se terminer là...

CHAPITRE II.

La nuit tombe, nous n'avons trouvé que quelques bunkers vides, mais maintenant, nous sommes aux abords d'un petit village que nous surveillons de près. Seigneur nous a fait comprendre que celui-ci lui paraissait suspect. C'est possible, le Viet Cong est partout, mais je crois surtout qu'il veut assouvir ses besoins sanguinaires. Dieu fasse qu'il en profite...

Pourtant, notre patience et la pénombre semblent lui donner raison, nous avons remarqué trois «Pyjamas noirs» qui sont entrés dans le camp. Ca, ce ne peut-être que du Cong.

Ca y est, c'est l'heure. Nous quittons nos positions et nous rampons jusqu'au village qui ne compte que quatre paillotes. Dragon et Blue-Bird contournent l'objectif, Bad Black (qui est noir et mauvais comme son surnom l'indique) et moi prenons le sentier par lequel sont arrivés les trois Congs, tandis que Seigneur et Stentor foncent droit devant eux.

Tout est calme lorsque nous entrons dans le village, mais quelque chose est étrange, il y a deux sentinelles. Un village de paysans n'a pas besoin d'une surveillance nocturne, surtout armée. Les lames de 20 centimètres des K.Bars du capitaine et de Blue-Bird tranchent silencieusement les gorges des gardiens qui s'endorment à tout jamais.

Pendant une vingtaine de minutes, nous vidons sans bruit les corps de leur vie. Quatorze personnes sont égorgées en plus des sentinelles sans qu'aucune ne se réveille. Six hommes dont deux vieillards, quatre femmes et quatre enfants ne s'éveilleront plus jamais. Seigneur a fait garder trois prisonniers, dont une jeune fille à laquelle il fera subir lui-même l'interrogatoire poussé. Le viol est une manière à lui de se calmer, mais il assure que le viol d'une Viet ne peut prétendre à cette appellation. « Pour violer une femme, il faudrait que cela en soit une ! Et les cong ne sont pas des humains ! » Répète-t-il souvent.

C'est vrai, Seigneur John F. Lawrence est devenu plus qu'insensible à force d'opérations, il n'a aucune pitié et aime rire de son sadisme. J'ai même pu lire un rapport selon lequel il aurait plusieurs fois fait usage du Fragging, ce qui est beaucoup plus grave aux yeux de l'armée que les éventuelles bavures sur le peuple Viet. Le Fragging, c'est se débarrasser de quelqu'un de son groupe lors d'une opération (souvent une autorité supérieure un peu trop gênante) et faire porter le chapeau aux cong ou à la malchance.

Je n'assiste pas aux interrogatoires, et malgré les atroces tortures que les SEALS font subir aux trois prisonniers rescapés, quasiment aucun son ne sort de la casemate où ils se sont installés. Il est vrai qu'avec nos méthodes, nous sommes passés maîtres dans l'art des interrogatoires. Quand Seigneur vient me voir pour le départ, ses vêtements sont couverts de sang, il grimace, ce qui pour lui équivaut à un sourire, mais il n'a rien obtenu, aucun renseignement

« Satan ! Me souffle-t-il en s'approchant, on est en train de piéger ce merdier, je n'ai rien pu savoir avec les prisonniers, mais Blue-Bird dit qu'il y a des traces qui partent vers l'Est, on va les suivre. » Il m'informe tout en essuyant la lame de son K.Bar sur le pantalon de son treillis. Je fais un signe de tête affirmatif et il repart. C'est très rare qu'il parle et je dois dire que cela me fait du bien, c'est certainement la dernière fois que j'entends sa voix.

Le groupe s'enfonce dans la nuit et nous allons quitter les herbes à éléphants pour nous enfoncer de nouveau dans la jungle étouffante qui est notre « Chez nous. »

Notre excursion ne doit pas durer plus de trois jours, mercredi, à six heures, nous devons être au point de rendez-vous Alpha : là un bourdon (hélicoptère) nous relèvera et nous ramènera au camp de base. Si nous ne pouvons y être à l'heure dite, nous devons monter au Nord, point Charlie, et...

« Merde ! Que se passe-t-il ? ! »

Bad Black qui est en tête vient de stopper, nous nous confondons le plus possible avec la nature et nous attendons. Je le vois se pencher, il se relève et nous montre son inquiétude par un signe. Des mines. Nous sommes sur un champ de mines. Bien que nous n'ayons rien trouvé dans ce village, celui-ci est bien un repaire de Viets Congs ou encore, une sonnette (un point anodin qui cache autre chose et qui a pour rôle de prévenir les cellules de combat de toute activité étrangère), c'est évident maintenant.

Ca me soulage un peu d'être sûr d'avoir tuer des salauds, je n'ai que peu de scrupules, mais je dors un peu mieux lorsque je sais que les gens que nous avons massacré ne sont pas totalement innocents dans cette guerre merdique. De plus, et le groupe le sait, je ne m'occupe jamais d'enfants, ce que Seigneur préfère, et peu souvent de femmes.

Putain ! Quatre mines en chaînes viennent d'exploser. Bad Black est touché, juste à l'orée de forêt ! C'est à moi de jouer, mon Stoner est armé, je fonce discrètement en pointe. Le son bien spécifique des tubes des mortiers se mettent à tonner.

Et merde, ça y est, nous sommes pris sous le feu ennemi. Nous fonçons vers les arbres qui seront peut-être notre salut, Dragon fait un détour pour secourir Bad Black qui ne bouge plus. Je le vois qui se baisse, se relève, c'est fini pour Bad Black. Un obus tombe tout près de Dragon et je remarque que son bras droit s'envole, lui reste debout, hébété, il se demande certainement ce qui se passe. Un autre obus tombe sur une chaîne de mines et les antipersonnelles font leur ravage. J'entends crier et ce n'est pas Dragon, cela vient d'une autre position. D'ailleurs, je ne vois plus Dragon, il s'est fait coucher par les nouvelles explosions de mines. La pluie d'obus ne cesse pas, je me dirige vers la position de nos hommes touchés, peut-être y a-t-il un blessé. Je n'en suis qu'à dix mètres quand une explosion me couvre de terre et de fragments de corps humain... Ce n'est plus la peine de me rendre vers les gars. Il n'en reste certainement pas grand chose. Je suis abasourdi et mon instinct me pousse à avancer vers la forêt.

Nous essayons les tirs pendant près de dix minutes, nous ne répondons pas. C'est inutile, les Congs sont trop loin.

Quand la pluie d'acier s'arrête, nous ne bougeons pas. Les Congs ont envoyé des unités de combat dans le secteur, c'est certain, et elles nous cherchent. Le temps semble s'arrêter, je suis seul et je ne repère pas mes camarades. Deux sont morts, mais trois autres ont fait comme moi...

Ca y est, des coups de feu claquent sur ma droite et je reconnais Blue-Bird. Il défouraille comme un fou, du sang coule sur son front et sa jambe gauche a diminué de moitié, c'est certainement son cri que j'ai perçu tout à l'heure. J'aperçois quatre «pyjamas noirs» au moins autour de lui. Il en descend deux mais je vois sa tête se secouer, il vient d'être de nouveau touché à la face. Il n'est pas à plus de trente mètres de ma position, je devrais intervenir... Mais je ne bouge pas. J'ai autre chose à faire.

Une jeune femme Cong arrive près du corps inerte de Blue-Bird. Quelques bulles de sang éclatent au niveau de son nez et cela prouve qu'il vit encore. L'adolescente se baisse et dégaine un poignard qu'elle enfonce, sans précipitation, entre les côtes du blessé, sous le sein gauche. Elle plonge cinq fois sans hâte la longue lame dans le corps mort, jusqu'à ce que les nerfs de celui-ci cessent de le faire tressauter. Mais il ne bouge plus, et je vois les Congs déshabiller les restes de Blue-Bird.

Pendant six heures nous restons sans bouger et les patrouilles de Viets nous serrent de près, mais celles-ci ne trouveront plus personne. Les choses se calment et le jour commence à poindre entre les branches. Il reste sûrement des Congs dans le coin, mais nous allons devoir nous regrouper pour continuer. Nous récupérons tout ce que nous pouvons de ce que nous transportons. Nous avons moins d'explosifs, les armes des morts ont été emportées par les Congs, mais comme nous répartissons toujours nos charges pour parer à la perte d'un ou plusieurs membres de notre équipe, nous sommes encore opérationnels. D'ailleurs, la devise veut qu'un SEAL vivant reste toujours une force de destruction, quelque soit la situation.

C'est aux environs de treize heures que nous découvrons le complexe de Bunkers que les Viets ont si bien protégé. Il y a huit ou dix Bunkers et un réseau souterrain pour se balader de l'un à l'autre. Peut-être même un «Hôpital» et certainement une cache d'armes existent sous nos pieds. Une trentaine de Congs vaquent à leurs occupations et nous voyons des armes arriver et repartir. Tout ceci est effectué dans une incroyable discrétion, c'est un gros coup, nous attendrons la nuit pour intervenir.

La journée s'étire en longueur, je ne sais pas exactement pour les autres mais je pense beaucoup à nos disparus. Personnellement, cela fait deux ans que je travaille en leur compagnie, ils étaient dans ce groupe avant moi. Nous sommes tous arrivés au Vietnam il y a quelques mois, mais nous avons déjà bossé ensemble. Le petit dernier de notre unité c'est Stentor, mais il est chez les SEALS depuis quatre ans. Il oeuvrait avant dans un autre groupe l'année passée et il est déjà venu au Vietnam il y a quelques mois. C'est son deuxième tour car il est retourné aux States

après une légère blessure. C'est dur de changer de groupe au sein des SEALS, on s'intègre mal quelques fois, chacun ses petites manies. De plus, un nouveau est toujours suspect car « le petit nouveau » peut-être là pour dévoiler en haut lieu les agissements du chef d'unité, le « Wheel, » qui, il est vrai, ne fait pas toujours ce qui lui est demandé. C'est un peu ce qui se passe pour John Seigneur F. Lawrence: Un bon gars mais un sale type. Beaucoup trop de zèle ! Et c'est pour ça que je suis là...

La nuit tombe.

Comme les autres, j'ose remuer de quelques centimètres pour que mon corps ankylosé sache que mon esprit ne l'a pas abandonné. Les crampes s'en donnent à cœur joie lorsque nous sommes en surveillance ou en retraite forcée, planqués, sans bouger, pendant d'interminables heures.

Seigneur attend encore un peu; je suis certain qu'il rumine une terrible vengeance. Je n'aimerai pas être le premier Cong qui va tomber entre ses mains.

Ca y est, les ordres sont donnés et comme notre effectif est réduit de moitié, c'est Stentor qui va poser les charges que nous lui remettons, Seigneur dégagera la voie pour lui faciliter le travail, quant à moi, armement lourd, j'ôte le chargeur de cent cinquante cartouches de mon Stoner et je le nourris d'une bande continue. Je reste aux abords du camp et je dégagerai le périmètre de tout danger éventuel si cela s'avère nécessaire.

Durant dix minutes, je vois les sentinelles disparaître une à une. Le travail prend forme et je ne vais pas tarder à faire le mien, mon boulot, ma mission à moi. Cela tombe bien, deux «pyjamas noirs» sortent d'une cache, ils sont armés et semblent étonnés par l'absence des trois gardes (ce sont peut-être les relève) qui ne sont plus en factions. Je sais que Seigneur est armé d'un Smith & Wesson Mark 22 modèle 0 rallongé d'un silencieux et que les munitions de cette arme sont étudiées pour n'émettre qu'un très faible son. De sa place, il peut facilement les avoir, personne ne se rendrait certainement compte de rien. Mais le temps est venu pour moi de combiner ce que je suis venu faire. Je vais simplement déplacer les données et si les Congs peuvent l'effectuer à ma place, je ne dis franchement pas non.

Mon Stoner aboie. La terre vole autour des Viets, leurs «pyjamas» se trouent, ils entament une danse sauvage, désordonnée, avant de s'écrouler sur le sol. Des cris, d'autres coups de feu claquent, Seigneur regarde vers ma position, il ne comprend pas. Je le vois disparaître dans la jungle, la bataille s'éveille et ne tarde à faire rage.

Stentor n'attend pas que ses pièges fonctionnent seuls, il les actionne en tapant plusieurs fois, trois pour être précis, sur les boîtiers de commande. Une explosion déchire la nuit, un bunker s'envole. Stentor change de boîtier et un second bunker est déchiré... Puis un autre...

Je balaie tout ce qui bouge, mais je dois changer de position car des impacts tout proches me préviennent que je suis repéré. Je saute, je roule, je change d'angle et je suis maintenant à vingt pas de ma première position. J'arrose de nouveau, mais pas longtemps. Une roquette explose tout près. Je largue la bande de munitions trop gênante lorsqu'elle est dépliée de sa boîte et je remets mon chargeur. Une autre explosion couvre les hurlements, je vois deux formes humaines qui courent en tous sens. Inutile de les descendre, elles sont en flammes, elles termineront bien leur chemin toutes seules... Je décroche.

Je fonce dans la nuit, je ne rencontre aucun obstacle, tant mieux, je n'aimerai pas rentrer au camp de base avec les couilles dans la poche, pourtant, quand on court un peu au hasard comme ça, il est très possible de trébucher sur une mine ou sur un fil relié à une grenade. Et encore, ce ne sont que des douceurs par rapport aux planches à clous, aux portes Malaisiennes, aux grenades pendues dans les bambous qui, lors de l'explosion, se déchiquettent et vous découpent le corps de leur écorce tranchante... Les Viets ont un éventail impressionnant de pièges réservés à nos équipes ainsi qu'aux G.I., on appelle ça des «pièges à cons», c'est bien lorsque la chance nous permet de les éviter.

Je me rends rapidement au point Yankee, un point de regroupement que nous a donné Seigneur pour que nous sachions où nous regrouper après notre opération. Je m'y rends, mais je reste à l'écart. Je grimpe dans un arbre à proximité et j'attends. Ce n'est pas que je craigne la visite des Congs qui auraient pris un de nos gars pour le faire parler, aucun SEAL ne parlerait, même sous d'incroyables tortures. Un SEAL prit ne cherche qu'à s'évader ou à mourir et à ce que je sais, il parvient toujours à ses fins. Non, ce n'est pas à cause des Viets que je me planque, mais si Seigneur arrive, je ne veux pas qu'il me trouve, il aurait des comptes à me demander.

Il doit être au moins trois heures du matin (ma montre est cassée, sûrement pendant l'opération) lorsque j'entends des bruissement de feuillages. Quelqu'un approche. Deux Congs, puis un autre passe sous l'arbre sur lequel je me trouve. Ils disparaissent aussitôt dans la nature assombrie.

Moins de dix minutes plus tard, mon oreille entaillée me prévient d'une nouvelle approche, sensiblement moins discrète que celle des Viets, plus désordonnée. Ce ne peut pas être un des nôtres... A moins que...

Seigneur apparaît. Il semble brûlé et ce qui reste de son treillis est couvert de sang frais, le sien, certainement. Il est armé d'un Kalachnikov AK47, un fusil d'assaut qu'il a pris sur le champ de bataille, ce fusil est l'arme préférée des Viets. Malgré ses blessures, il se confond assez bien avec l'environnement, j'ai du mal à le voir. J'attends. La cellule des « pyjamas noirs » revient sur ses pas. Les trois Viets sont toujours aussi discrets mais je me rends compte que Seigneur les a entendu lui aussi. Apparemment, ils étaient sur sa piste.

Je dois réagir, les Congs arrivent sur la position de mon «WEEL», à moi de jouer. J'attrape trois cartouches dans une poche et, sans bruit, je les lance tout près de Seigneur.

Ca y est, les Viets ont entendu et se séparent. Seigneur, quant à lui, cherche d'où provient le bruit qui l'a fait repérer.

A ce moment, je sens qu'il sait.

Un claquement sec, un Cong vient d'ouvrir le feu. Seigneur répond. Cette fois, il est découvert. La bataille est dure mais très courte, le chargeur de l'AK47 se vide rapidement. D'autres Viets surgissent du néant, ils maîtrisent mon chef de groupe et le prennent vivant. Je n'ai pas voulu ça, mais je ne peux abrégé ses souffrances sans dévoiler ma position. Je serai voué à une mort certaine. Tant pis, il aura ainsi le temps de regretter ses agissements... Je crois qu'il regrettera surtout de ne pas avoir fait pire. C'est plutôt son style.

Seigneur est torturé sur place, et j'assiste à tous les sévices qu'il endure. Lorsqu'ils le lâchent, Seigneur n'a plus de doigts à la main gauche et il lui en manque deux à la droite. Il n'a plus un orteil et son nez a disparu. Sa bouche est en sang et d'après ce que j'ai pu remarquer, c'est à force de coups de crosses qu'ils lui ont fait sauter les dents. Mais le pire reste l'éventration. Son abdomen est ouvert sur quarante centimètres au moins et je vois ses intestins qui ont été déplacés. C'est horrible, et ses cris me hanteront longtemps... Très longtemps...

Après plus d'une heure de jeux sadiques, les Viets décident d'en terminer là. L'un d'eux se baisse et plante son regard dans celui du SEAL agonisant. Il plonge brusquement ses mains dans ses entrailles de l'homme et arrache tout ce qu'il tient.

Juste avant de mourir, les yeux de Seigneur me localisent, il me reconnaît, j'en suis certain. IL lance sa main en avant dans un « Hhhaarrgh ! » rageur, puis s'éteint lentement.

Ma mission est terminée.

Je reste là encore pendant plusieurs heures, mais je n'ose regarder le corps dépecé qui gît un peu plus loin sous mon arbre...

Personne ne revient, les Congs ont du croire que les SEALS n'étaient que deux, ou peut-être ont-ils craint une arrivée de renfort. Comme je l'ai dit, notre sauvagerie est connue de nos ennemis, nous sommes pires encore lorsque nous perdons des hommes au combat. Non, ils ne reviendront plus maintenant. Tant mieux. Quant aux miens, c'est bien dommage, mais tout le groupe est resté sur le carreau, sauf moi.

Je rejoins le point ALPHA sans problème, je dois juste éviter une patrouille Viet moins d'une demi-heure après le départ de ma planque. L'hélicoptère m'emmène, je retourne au camp de base duquel je suis retiré moins d'une semaine après cette opération...

CHAPITRE III :

New York, 1985.

« Une fois encore c'est très bon, plus que ça même. » Avoua le capitaine Miller en sortant de l'entrepôt encadré par quelques uns de ses hommes. Il regarda avec insistance le lieutenant Richardson et secoua la tête. « Il faudra qu'un jour vous me disiez comment vous vous y prenez, deux cent kilos au bas mot, il y a au moins deux cent kilos d'héroïne pure, Marico ne va pas vous avoir à la bonne.

--J'ai de bons indics. Répondit Jimmy Richardson en rangeant son pistolet dans le holster à libération rapide qui se nichait sous son bras gauche.

--Mouais, mais faites gaffe mon vieux, certains pourraient finir par se poser des questions. » Ironisa Miller en ponctuant sa phrase d'un rire gras qui secoua son imposante carcasse. Il sortit un mouchoir et essuya la sueur qui roulait sur la peau noire de son front plissé, il resta ainsi un moment à regarder les gyrophares des véhicules de police tourner, mais aussi ceux des unités de secours qui embarquaient les blessés et les morts. On fit entrer une douzaine de personnes menottées dans des fourgons, il s'agissait d'hommes de mains du grand Marico Antonelli, un des plus gros trafiquants de la région. Ce dernier venait de perdre une fortune dans l'opération rondement menée par Jimmy Richardson et dont lui seul avait eu vent. Antonelli ne serait pas sur la paille pour autant, non, ce n'était pour lui qu'une goutte d'eau dans la mer, mais cela le gênait, par principe au moins, de plus, il chercherait certainement au sein de ses équipes le mouton qui avait bien pu balancer. Cela prendrait du temps (même beaucoup de temps selon le lieutenant Richardson) et pendant cette période, Antonelli éviterait les gros déplacements.

« Bon, je vais rentrer, lança Miller en empoignant la portière passager de son véhicule et en jetant un regard sur le sergent Freedcall qui patientait au volant. J'attends bien entendu le rapport circonstanciel qui vous a mené à cette heureuse découverte Richardson, plus que ça même, et payez une bonne bouffe à monsieur je-sais-tout, ne le perdez pas celui-là, il est trop bon, plus que ça même ! » Rigola encore Miller en disparaissant avec bien du mal dans le véhicule qui sembla très étroit. Il fit signe au sergent de démarrer et envoya un clin d'œil à Richardson qui, à son tour, marcha jusqu'à sa voiture.

CHAPITRE IV :

« Bonjour chéri ! Lança Jennifer après avoir passé la tête dans l'encadrement de la porte de la cuisine pour savoir qui entrait, tu vas bien ? »

Il y eut un bruit de vaisselle que l'on posait un peu rapidement, puis la jeune femme apparut dans le couloir tandis que Jim finissait de retirer son blouson.

« Tu n'as rien mon héros ? Demanda-t-elle en se jetant à son cou avec fougue.

--Quel accueil ! » S'exclama Richardson qui, coincé par son vêtement se laissa prisonnier dans les bras de sa femme.

Ils s'embrassèrent longuement et Jim se dégagea en riant. « Laisse moi respirer, je ne souhaiterais pas mourir étouffé.

--C'est vrai que ce serait bête, mourir étouffé dans les bras de sa femme alors qu'il venait de démanteler un gros...

--Comment sais-tu ça ? S'étonna-t-il.

--Olivier m'a appelé, entre autre pour me prévenir que tu allais bien, mais il m'a aussi parlé du beau coup de filet...

--Quelle balance celui-là, il n'a pas le droit, il s'agit quand même d'une enquête policière et c'est strictement confidentiel, il devrait apprendre à se taire.

--Ne t'emporte pas, Ol ne m'a pas appris grand chose, j'ai regardé la télé, tout le monde en parle.

--D'accord, mais tu ne savais pas qu'il s'agissait de moi avant qu'il te l'ai dit. Tu sais que je n'aime pas que tu sois au courant de mes affaires, ce que je veux dire, c'est que moins tu en sais, moins tu pourras en dire.

--Merci chéri, je vois que tu me fais toujours autant confiance, c'est très gentil. » S'indigna quelque peu Jennifer.

Jimmy la prit dans ses bras et l'embrassa de nouveau.

« Tu sais que j'ai raison, ce ne sont pas des tendres que je côtoie dehors, les gars d'Antonelli par exemple seraient capables de transformer ton joli petit visage en une vilaine cicatrice s'ils connaissaient mon nom ou s'ils se doutaient que ma femme est au parfum de mes affaires. Je n'aime pas ce genre d'histoires, ce n'est pas comme lorsqu'on pince un camé ou un petit dealer, Antonelli, c'est du gros gibier, même si ce qu'on lui a pris ne le dérange pas outre mesure, il va chercher vengeance, il va vouloir trouver qui l'a donné, et pour ça, je me doute bien qu'il va remuer du monde.

--Tu as raison sur certains points mon chéri, mais si Ol n'était pas là de temps à autre pour me donner de tes nouvelles, je ne serais jamais prévenue de rien. Ce n'est pas une vie de passer son temps avec une carpe, lorsque tu es dehors, je ne sais rien, et lorsque tu es là tu ne me parles pas, alors !

--Jenn, je passe assez de temps sur le terrain pour pouvoir enfin oublier et respirer un peu lorsque je rentre à la maison.

--Tu veux un verre ? Demanda Jennifer en s'éloignant vers la cuisine.

--Ouais, souffla Jim, je prendrais bien un petit remontant. Il se tut un moment, puis reprit : J'en parlerai tout de même à Ol, dès demain.

--Laisse ton équipier tranquille, il a du savoir-vivre lui au moins.

--Une balance oui, voilà avec qui j'opère, une balance ! S'exclama Jim en riant et en s'effondrant sur le sofa du salon.

Ils se couchèrent tôt, juste après souper, ils firent longuement l'amour et s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

La jungle en profita pour revenir à grands pas dans l'esprit de Jimmy Richardson alias « Satan », qui commença à gémir durant son sommeil. « Bad Black », le corps déchiré et en état de décomposition avancée apparut aux yeux de Jim.

« Je ne veux pas Jim, il me force à faire ça ! Tu sais comment il est, il me force, il dit que tout est de ta faute, que tu ne travaillais pas qu'avec nous, je me souviens tu sais, il m'en avait déjà parlé, il avait des doutes à l'époque. Il dit qu'il sait maintenant qu'il était ta cible, et il assure que pour LUI, TOI seul aurais payé ! JUSTE TOI ! Seulement il dit que des innocents ont trinqué, « Blue-Bird », « Dragon », « Stentor » et moi, nous n'y étions pour rien. Je t'aime bien Jim, c'est pour ça que je viens, il dit que tu vas souffrir, terriblement souffrir ! Méfies toi Jimmy, MEFIES TOI ! Cette fois, rien ne l'arrêtera ; je m'en vais, je dois partir Jim, tu sais comment il est, s'il apprenait que je suis venu... »

Jim se retrouva dans la jungle étouffante, son Stoner à la main. Comme d'habitude, il y eu une énorme explosion qui mit fin au cauchemar. Richardson se retrouva assis dans son lit, le corps couvert de sueur...

Il regarda autour de lui et ses yeux s'adaptèrent peu à peu à la pénombre. Jenn dormait près de lui, apparemment il n'avait pas hurlé durant son cauchemar, ou pas assez fort pour pénétrer dans les songes de sa femme. Il faisait des cauchemars depuis près de vingt ans, toujours dans la jungle, toujours en opérations. Il avait appris à s'accoutumer à ses cauchemars puisque les médecins étaient restés impuissants devant ce phénomène que subissait un très grand nombre de vétérans.

Oui, il rêvait du Vietnam et de toutes les parties de son esprit et aussi de son cœur qui étaient restées là-bas. Mais pour la seconde nuit seulement depuis son retour, il venait de rêver de son groupe et ça, ça le gênait énormément.

La première fois, c'était arrivé lorsqu'il était entré dans la police, quelques jours seulement après son incorporation. Il avait rêvé de « Dragon » alias Steve Barley, et le lendemain il s'était retrouvé avec une blessure à la jambe attrapée au cours d'une interpellation qui aurait dû se

dérouler beaucoup mieux. Le jeune dealer arrêté s'était jeté sur un flic, l'avait désarmé et s'était mis à défourailler dans la foule. Lui avait reçu un projectile dans la cuisse, la balle était passée à moins de deux centimètres de l'artère fémorale. Le sergent Mc Khligan touché également avait eu moins de chance et était mort sur le coup. Mc Khligan avait été le premier équipier de Richardson, celui qui avait été choisi pour le former sur le terrain. Le brave homme avait été touché à la gorge et ses cervicales avaient explosé à la sortie de la balle. Une vieille femme avait été tuée elle aussi, sur le trottoir, juste avant que le dealer fou soit abattu par d'autres flics.

Non, Jimmy n'aimait pas rêver de son équipe de SEALs avec lesquels il avait vécu et travaillé mais pour une mission d'un autre ordre, commanditée par des gens du gouvernement. Il avait d'ailleurs toujours pensé que la CIA ne devait pas réellement être éloignée de ce genre d'affaires sans pour cela en avoir une certitude absolue...

Il secoua la tête pour refouler les larmes de l'angoisse qui tentaient de l'envahir et se calma peu à peu.

Il se pencha sur la table de chevet et attrapa sa montre.

Elle était cassée...

Un flash le ramena dans la puanteur de la jungle, la photo cérébrale de sa montre cassée se superposa à celle-ci et il faillit hurler...

Il se redressa brusquement et son épaule percuta la table de chevet et la lampe chinoise manqua de tomber. Il la récupéra in extremis ce qui coupa sa montée panique et le ramena au monde réel.

CHAPITRE V

« Tu as encore fait des cauchemars cette nuit mon chéri. » Lança Jenn lorsque Jim sortit de la salle de bain. Il fronça les sourcils et demanda :

« Je t'ai réveillé ? »

--Non, je ne dormais pas. Je ne sais pas ce que j'ai en ce moment, mais depuis deux ou trois nuits, je dors très mal, je me réveille de très bonne heure et je ne parviens pas à me rendormir ; je somnole, c'est tout ce que j'arrive à faire.

--C'est peut-être parce que je te fais mal l'amour ma chérie, non ? »

--Non, je ne crois pas. Et ne parle pas de ça sinon tu vas me donner des idées ! S'exclama-t-elle en riant.

--Je fais souvent des cauchemars ? S'enquit-il plus sérieusement après un moment.

--Oui, assez. Surtout ces derniers temps. Tu gémiss, tu râles, tu es trempé de sueur... Un peu comme lorsqu'on s'est connu. Mais je te dis, je ne m'en suis aperçue que ces nuits dernières, habituellement je dors profondément. Je crois que la maison pourrait s'écrouler, cela ne me dérangerait pas ; c'est peut-être parce que la petite n'est pas là depuis un moment déjà, elle doit me manquer plus que je ne le crois. »

--Tu récupères Sandra aujourd'hui ? » S'informa Jim en entrant dans la cuisine, aveugle, se débattant dans son sweet qu'il essayait d'enfiler mais dont les manches se faisaient récalcitrantes. Jenn l'aïda en souriant et revint à la cafetière électrique.

« Oui, c'est maman qui la ramène. » Elle repassa près de lui avec le boc de café fumant dans les mains et l'embrassa furtivement. « Sa présence va égayer l'endroit de nouveau, reprit-elle, c'est dingue comme ses petites humeurs et peut-être aussi mes colères peuvent me manquer.

Jim s'assit sur une chaise, approcha une tasse en souriant ; il pensait à sa fille, Sandra, une petite peste de sept ans qui, comme le disait sa mère, avait des sautes d'humeurs plus qu'extravagantes. Elle avait le don de mettre les nerfs en pelotes à quiconque voulait s'occuper d'elle, elle n'était pas prêteuse, savait se faire orgueilleuse, soupe au lait, lunatique, mais dès qu'elle partait en vacances pour quelques petits jours, elle manquait aussitôt. C'était le genre d'enfants qu'on ne peut supporter très longtemps sans risquer la crise cardiaque, mais dont il est difficile de se séparer. C'était la petite fée de Jim, c'était d'ailleurs ainsi qu'il la nommait tout le temps.

« Pourquoi tu souris ? » Demanda Gén en versant le café.

--Je pense à Sandra, je savoure cette quiétude et ce silence qui ne vont plus durer. Je sens déjà les troubles arriver par delà la vallée de la tranquillité. Tu diras tout de même à ma petite fée que si je rentre tard, j'irai l'embrasser dans son lit, il est inutile qu'elle m'attende cachée sous ses draps avec ses livres et la torche électrique de la cave. »

Jenn accentua son sourire. Ce fut à cet instant précis que Jim ressentit un puissant malaise. Il fut brusquement envahi d'une nausée puissante et son corps se couvrit d'une sueur froide tandis qu'un frisson investissait l'intérieur de sa colonne vertébrale de bas en haut et faisait vibrer sa moelle épinière comme s'il s'agissait d'une corde de guitare.

« Tu veux du beurre ou de la confiture sur tes tartines ? S'enquit Jenn dans la cuisine.

--Non... non, je ne veux rien, merci. Répondit Jim en essayant de se calmer et en réprimant ce maudit malaise. En fait, je n'ai pas très faim ce matin, je vais juste boire mon café et avaler une orange, je mangerai un morceau au poste si une fringale se fait sentir.

--Et tes œufs ? !

--Non, non merci, pas la peine.

--Mais ils sont cuits et tu sais bien que je n'en mange jamais. Continua Jenn d'un ton contrariée.

--Non, je t'assure chérie, je ne pourrais rien avaler d'autre ce matin, je ne sais pas ce que j'aie mais ce n'est pas la grande forme tu comprends. Je couve peut-être une saloperie.

--Ca, je t'avais prévenu, tu as certainement pris un coup de froid ; c'est de ta faute, tu roules toujours les vitres ouvertes, ce n'est pas prudent. Il ne fait pas encore si chaud que ça.

--Ne t'inquiète pas ! Lança-t-il en se levant, je vais faire très attention aujourd'hui, je vais mettre un cache-nez et je vais demander au poste un chauffage d'appoint.

--Vas-y, moque toi, tu verras lorsque tu seras au lit avec quarante et un de fièvre.

--Comme ça j'aurai enfin des vacances ! Tu pourras t'occuper de moi à temps complet petite vicieuse ! »

Ils s'embrassèrent longuement et Jim s'empara de sa veste.

« Bon, j'y vais ma chérie, à ce soir. Ne jette pas les œufs, je les mangerai en rentrant. » Sur ce, il fit un clin d'œil à sa femme et quitta son domicile à huit heures vingt...

... Puis arriva au bureau de police à dix heures.

Oliver était là, assis derrière un fouillis incroyable en équilibre sur le plateau de son bureau, comprenant entre autre un mélange de gobelets plastiques à demi remplis de café et de mégots, des dossiers, quelques restes de sandwichs et de pizza de la veille et de la paperasserie que lui seul avait l'art et la manière de réviser sachant, afin que rien ne dégringole, ce qu'il fallait prendre ou non. Il leva à peine la tête et serra nonchalamment la main de son ami et collègue lorsque celui-ci pénétra dans la pièce. Jim ôta sa veste et la pendit au portemanteau.

« Oh, ce n'est pas la grande forme, qu'est-ce qui se passe ce matin, tu en tires une tronche ? ! Lança-t' il de bonne humeur.

--Le boss a demandé où tu étais, répondit Ol sans bouger.

--Qu'as-tu répondu ?

--Rien de plus que d'habitude ; que tu étais sur le terrain à glaner des infos.

--Impec !

--Oui ; sauf que j'ai eu droit au sermon : Que je ne devrais pas passer autant de temps au burling avec toute cette merde, que je devrais faire comme toi et être aussi efficace, que s'il y avait le même bordel dans ma tête que sur cette table, ça ne l'étonnait pas que ma vie maritale se soit barrée en couilles, etc., etc. Le refrain quoi, peut-être avec un peu plus d'organe dans le ton, mais sinon c'était ça. Il a mis le paquet, Leoborlung l'a entendu de l'étage au dessus.

--Tu ne t'es pas défendu ?

--Ca n'aurait rien changé, il ne jure que par toi. Le capitaine Miller souhaiterait une équipe d'élites faite avec des morceaux de toi ! S'il pouvait, il demanderait à sa femme de se faire encloquer par toi afin d'avoir le fils dont il rêve.

--Okey, fit Richardson compatissant, je lui parlerai.

--Laisse tomber, ça ce n'est pas grave.

--Ha, alors dis moi ce qu'il l'est Ol ?

--Jenn a appelé. Elle voulait savoir si tu n'avais pas trouvé un paquet cadeau dans la voiture, c'est un truc pour ton anniversaire et elle aurait préféré que tu ne le vois pas.

--Que lui as-tu dit ?

--T'inquiète, je lui ai servi le même boniment qu'à l'autre bouffe merde de Miller. Elle m'a dit que ce n'était pas grave mais que si tu trouvais ce foutu paquet je devrais t'informer de ne pas l'ouvrir. Voilà qui est fait.

--Très bien ! » Répondit Jimmy en s'asseyant à sa place. Il prit quelques feuilles, jeta un petit coup d'œil peu intéressé, revint sur Ol qui avait toujours les yeux rivés sur ses dossiers tachés et désordonnés, et qui faisait manifestement semblant de s'y pencher sérieusement. « Très bien, reprit-il après instant de silence, alors dit moi où est ton problème vieux ? ! »

Oliver plongea son regard dans celui de son ami qui comprit aussitôt qu'il n'attendait que cette question. Il posa les feuillets qui glissèrent et se répandirent sur le carrelage et commença sur un ton qui en disait long sur ce qu'il pensait :

« J'en ai marre Jim, j'en ai plus que marre. Je ne veux plus mentir tout le temps ; ta vie en dehors du temps de travail ne me regarde pas vraiment, je sais, tu es un très bon équipier, un super flic, mais tu es aussi mon ami. Jenn est également mon amie. Tu sais ce que ça veut dire pour moi ? Lorsque je lui mens, c'est à moi que je mens ! Tu as de la chance d'avoir une très belle femme Jim, et une superbe petiotte... »

Jimmy leva les yeux au plafond et souffla bruyamment.

« ...Non Jim, laisse-moi finir. Cette Prescilia est peut-être une super-nana-canon, elle est faite au moule, je l'avoue, mais tu t'intéresses bien trop à elle. Tu ne sais même pas qui elle est vraiment, ni ce qu'elle fait...

--Ca ne me regarde pas, je n'ai pas à être flic vingt quatre heures sur vingt quatre ! Et toi non plus.

--Si Jim, tu es flic à part entière, et je ne t'ai jamais vu comme ça avec ta poule, et Dieu sait que tu en as eu pourtant, je suis bien placé pour le savoir. Mais avec toi, elles ont toutes subit le même sort, petite enquête alentour, ça n'a jamais fait de mal et tu as toujours su où tu mettais les pieds.

--Elle, elle ne veut pas. Je la comprends, je n'aimerai pas non plus qu'on fouille dans mes affaires simplement pour le fait de tirer un coup avec moi.

--Okay, mais ce ne serait pas la première qui ne souhaiterait pas qu'on regarde dans sa vie privée. Rappelle toi de la gouine que tu as levé l'année dernière, la belle rouquine, elle était presque maquée avec un dealer : Elle non plus ne voulait pas que tu fouilles, mais tu l'as fait ! Heureusement d'ailleurs, sinon tu serais certainement dans la merde aujourd'hui. J'aimerai bien savoir qui lui paie ses fringues ! ? Qui paie l' appart...

--Elle bosse.

--Oui, mais dans quoi ? ! Bref Jim, ce n'est pas vraiment le problème, même si tu ne veux pas savoir d'où elle vient, ni qui elle voit, cette poule est à toi, amuses toi, mais lâches le bout. Tu passes bientôt plus de temps avec elle qu'avec ta propre famille, c'est dingue. Tu délaisses ta femme et ta fille pour une gonzesse qui, j'en suis certain, tient moins à ta compagnie qu'a son maquillage! Tout ça ne me regarde peut-être pas...

--Arrête Ol, tu as tout à fait raison. Cela ne te regarde pas.

--Oui, mais j'en ai assez. Je mens pour toi à quelqu'un que j'apprécie et le jour où tout cela se saura, j'aurai l'air aussi con que toi ! Ca nous retombera dessus un jour ou l'autre, tu verras, et tu perdras tout à cause d'une...

--Attention à ce que tu vas dire Ol ! Coupa Jim sans élever la voix mais avec, dans celle-ci, une intonation dérangeante.

--Je n'allais pas l'insulter Jim, à cause d'une fille comme ça allais-je dire. Mais tu vois, on ne peut pas parler d'elle sans que tu t'emportes. Tu devrais réfléchir Jim, penser à ce que tu es sur le point de perdre...

--C'est vrai Ol, tu sais très bien de quoi tu parles, tu es un expert... Un vétéran.

--Oui mon vieux, et je te remercie de me le rappeler. C'est vrai, moi j'ai tout perdu pour une nana qui m'a laissé tomber trois semaines à peine après le départ de ma femme et de mes gosses... Pourtant, elle m'avait promis monts et merveilles celle-là aussi. Tu vois ce qu'il reste ? ! J'ai une grande gueule Jim, je m'en suis tiré en roulant les épaules et je crois que tu as été le seul à être réellement au courant de toute l'histoire, mais tu sais que j'ai souffert, vraiment souffert. J'ai encore mal tu sais, et je n'aimerai pas que cela t'arrive. Retourne vers les tiens. Je te couvrirai encore si tu te dégottes une poupée à tirer vite fait, mais ne t'accroche pas, tu vas perdre plus que tu vas y gagner. Regarde, ta fille est partie en vacances chez ta belle-doche depuis deux semaines et tu n'as même pas pris un moment pour aller la voir...

--Tu es très au courant.

--Je vis avec toi Jim. C'est la première fois que tu ne passes pas la voir, et c'est la première fois surtout que tu n'y as pas pensé. Tu ne m'as même pas parlé de Sandra, ta petite fée, durant tous ces jours, ce n'est pourtant pas ton habitude ! Je me demande même si tu les aimes encore, ça me rend dingue de te voir comme ça... Et en plus, je suis certain que tu ne te rends compte de rien.

--Bien sûr que si ! S'indigna-t-il tant Oliver l'avait touché.

--Laisse tomber ! Insista-t-il. Ne t'amourache pas à ce genre de nanas. Elles sont supers, mais éphémères, elles ne durent jamais bien longtemps. Ne perds pas ta famille Jim, c'est ça ton bonheur. De plus, reprit Ol d'un ton plus gai et après un tout petit instant de silence qui parut lourd et malvenu, je ne tiens pas à être celui qui t'accompagnera quand tu passeras ton temps à pleurnicher sur ton sort d'homme célibataire !... Qu'as-tu à répondre à ça, mec ?

--Tu veux un café Ol ?

CHAPITRE VI

« Arrêtes toi ! » Souffla brusquement Jim sans lâcher des yeux un jeune noir qui déambulait sur le trottoir. Ol, au volant de la Pontiac banalisée, se rangea rapidement de l'autre côté de la rue entre deux autres voitures stationnées. Oliver avait appris à prendre au sérieux les conseils, parfois sans apparentes raisons, de son équipier. Il ne savait pas vraiment pourquoi, mais ils débouchaient tous sur quelque chose de concret. Ce qui ennuyait le plus Ol, c'est qu'il n'était jamais au courant de rien avant que l'événement, quel qu'il soit, se produise. Parfois, il se fâchait et boudait Jim comme un gamin pour que ce dernier lui fasse part de ses secrets, et surtout de la manière dont il les obtenait, mais Richardson restait toujours muet sur la marche de ses opérations. Ol subissait aussi bien Jenn qui lui demandait parfois sur quelle affaire travaillait son mari en ce moment, mais aussi « bouffe-merde-Miller », le capitaine, auquel il ne pouvait jamais donner autre chose qu'une réponse floue à des questions précises. Ol ne savait pas, il ne savait jamais rien jusqu'au dernier moment, mais bien entendu, il ne devait pas le montrer à quelqu'un d'autre qu'à Jim. Alors il faisait semblant, toujours semblant, tout en continuant à se demander comment faisait son ami. Jamais de papiers, jamais d'appels téléphoniques sauf sa femme de temps en temps, jamais de rendez-vous avec ceux qui auraient pu être ses indics. Jamais rien de normal, Jimmy ne travaillait pas comme un autre flic, on aurait même pu croire qu'il savait, rien qu'en regardant quelqu'un, si celui-ci était un bon ou un mauvais, et ce qu'il avait l'intention de faire dans les minutes à suivre. C'était toujours pareil, comme pour ce black là, sur le trottoir, que pouvait-il bien avoir de plus ou de moins que les autres ?

« Que se passe-t-il exactement ? » S'informa Ol après un instant de silence. Lui non plus ne lâchait plus le jeune noir du regard.

« Ce mec est armé Ol, tu vois l'épicerie là-bas et bien il va la braquer.

--Ah oui ? ! Et comment tu sais ça toi ? Lança le chauffeur quelque peu exaspéré, tout en sachant qu'il n'aurait, comme d'habitude, pas de réponse précise.

--Écoutes, il y a deux autres types là-bas, à l'intérieur du magasin, ils sont bien équipés, grosse artillerie, ils n'hésiteront pas un instant à tirer, continua Jim en vérifiant sa propre arme. Tu vas rester là, démarres dès que tu entendas les premières détonations. Tu bloques la bagnole en travers de la petite ruelle, celle qui débouche à droite de l'épicerie et tu quittes la voiture. Dégaine et tire, il y aura au moins deux mecs dans la bagnole et si tu les rates, eux ne te manqueront pas. Ils sont complètement camés, fait gaffe.

--Ho, comment je sais si c'est la bonne voiture ? !

--Elle est grise, il n'y aura qu'elle, les types sont en planque depuis un bout de temps déjà. Attention, c'est plus un règlement de comptes qu'un hold-up, c'est une histoire de came.

--Attends Jim ! Fit l'autre déconcerté. Il faudra quand même un jour que tu me dises...

--Intuition mec, tout est dans l'intuition.

--Ha ouais, et l'intuition ça va jusqu'à la couleur de la tire ? !

--Quoi, tu veux aussi la marque et le numéro de plaque ?

--Je sais que tu serais capable de me les donner, souffla Ol en secouant négativement la tête.

--Bon, tiens toi prêt. Mais avant tout, tu appelles des renforts, on ne sait jamais. »

Jim traversa la rue et se rendit sur le trottoir d'en face sur lequel le jeune noir avait pris une vingtaine de mètres d'avance et arrivait maintenant devant l'épicerie. Il stoppa devant la vitrine et l'air de rien, inspecta l'intérieur du petit magasin.

Sans se presser, Jim marcha jusqu'à la boutique et arriva au moment où le suspect entra. Ol avait lancé son appel radio, quitté son stationnement et s'était approché de la ruelle indiquée par son partenaire sans la bloquer pour le moment. Il surveillait le magasin et la sueur commençait à recouvrir son corps. C'était à chaque fois la même chose. Ces petits moments de patience semblaient interminables et étaient très mauvais pour le système nerveux...

Lorsque Jim entra dans l'épicerie, il vit aussitôt les trois types dont il avait parlé et qu'il n'avait jamais vu, mis à part le black sur le trottoir qui, comme lui, venait d'arriver. Derrière le comptoir, qui était au bout de l'allée centrale, un jeune Portoricain semblait être là pour tenir la

caisse. Derrière lui, une porte donnait dans une autre pièce qui ne faisait pas partie du magasin et dans laquelle régnait une certaine agitation. C'était là, dans cette pièce, que se trouvait ce que les autres étaient venus chercher. Jim comprit tout de suite qu'il gênait. Le black le regarda, les deux complices se retournèrent vers les rayons de droite et le jeune Portoricain fronça les sourcils. Il venait de sentir quelque chose. Il se retourna normalement, comme pour quitter la caisse momentanément, mais le black pigea aussitôt qu'il allait alerter ses potes de leur visite. Il n'hésita qu'une seconde avant de sortir un calibre 44, mais cette seconde fut suffisante pour Jim qui anticipa, dégaina plus rapidement et tira dans les jambes du tueur. Plusieurs coups de feu claquèrent et le Portoricain s'envola sous une gerbe de plombs tirée par l'un des deux acolytes qui venait de faire jaillir de sa gabardine un fusil à pompe à canon court.

Au premier tir, Ol démarra et immobilisa la Pontiac en travers de la ruelle dans un crissement de pneus qui couvrit en partie le bruit des autres détonations. Un éclair grisâtre démarra en trombe du fond de la ruelle et Ol n'eut juste le temps que de sauter de sa place avant la collision. La Pontiac glissa sur quelques mètres dans un fracas assourdissant, il y eut le bruit de la portière grinçante que l'on tentait d'ouvrir avec force et Ol se releva l'arme au poing.

Un jeune blanc avait la tête sur le rebord de la vitre coté passager, il s'était apparemment assommé en cassant le pare-brise et saignait abondamment du cuir chevelu. Un black, qui pissait aussi le sang de son nez, se battait avec sa portière pour tenter de sortir, il tenait un revolver dans la main mais ne cherchait pas à s'en servir pour le moment. Ol ordonna au chauffeur de lâcher son arme, mais ce dernier était apparemment trop occupé avec la portière qu'il ne prêta aucune attention aux sommations qui lui étaient hurlées. Il parvint tout de même à s'extraire de sa voiture et ce fut à cet instant qu'il sembla réaliser où il était et aussi que quelqu'un devant lui le braquait avec une arme. Il jeta rapidement un coup d'œil vers son acolyte, toujours inconscient dans le véhicule, regarda derrière lui si la fuite était possible puis revint planter ses yeux dans le regard du flic. Il y eut un tout petit instant d'hésitation, puis il tendit le bras armé en direction de Ol. Deux claquements secs le stoppèrent dans son geste, il tournoya et s'écroula deux mètres plus loin au moment où des sirènes se faisaient entendre.

Les policiers embarquèrent les cinq malfrats dont quatre étaient blessés, mais aussi deux Portoricains et un blanc qui se trouvaient dans l'arrière salle du magasin en compagnie de plusieurs kilos de drogues différentes et d'un armement conséquent. Un troisième Portoricain, le caissier, quitta le magasin dans un sac à viande froide, les autres ne l'avaient pas raté.

« Bien joué encore une fois ! S'exclama Miller lorsqu'il reçut Jim et Ol dans son bureau aux alentours de midi et demi. Je ne sais pas comment vous vous y prenez Jim...

--Non, pas cette fois, coupa Jim Richardson en surprenant tout le monde, ce n'est pas mon affaire, c'est Oliver qui a mené tout ça rondement...

Ol se demandait ce qui arrivait et ne quittait plus son ami des yeux, on aurait dit qu'il le buvait.

...et qui ne m'a fait part de ses intuitions qu'une fois sur le terrain, continua Jim sans se préoccuper du regard ahuri que lui jetait son collègue et encore moins du mauvais coup d'œil que rivait le boss sur Oliver. D'après ce qu'il m'a dit, il surveillait ce type là, le premier black qu'on a remarqué sur le trottoir, Slip Mysonn, fit-il en tendant une carte d'identité, et Ol a pu me dire tout de suite que ce mec était armé, chose que je n'avais pas encore remarqué. Je ne savais pas vraiment ce que nous foutions ici, mais nous étions en planque sur demande d'Oliver. Il savait que quelque chose allait arrivé, il me l'avait dit, mais il ne savait pas quand.

--Et je dois vous croire Jim ? Demanda Miller de sa grosse voix lorsque l'autre eut terminé.

--Bien sûr mon capitaine, c'est d'ailleurs ce qu'il y aura dans notre rapport.

--Vous êtes sûr Jim ?

--J'en suis certain, vous dire autre chose serait mentir. Je suis vraiment heureux de faire équipe avec un type comme Oliver vous savez.

--Très bien, arrêtez donc de vous foutre de ma gueule. Je ne peux faire que semblant de vous croire, mais comme j'aime être réglo, je vais donc m'excuser auprès d'Oliver pour m'être quelque peu emporté ce matin.

--Ce n'est pas grave patron, répondit aussitôt Ol avec un large sourire, je sais ce que c'est, les nerfs, avec ce boulot...

--Bon, c'est bien, foutez-moi le camp maintenant. »

Les deux hommes firent demi-tour, mais Miller les interpella une fois encore :

« Au fait Jim ! Quelque soit l'affaire, j'aimerais assez être mis au courant avant sa fin, on ne sait jamais, elles ne se termineront peut-être pas toujours aussi bien que jusqu'à maintenant...Quand à vous Ol je vous saurais gré de bien vouloir me changer mon surnom ; «Bouffe-merde-Miller», je trouve que ça fait un peu trop gras moi ! »

Le visage de Ol passa du bleu au rouge jusqu'à ce qu'il arrive dans son bureau. Jim était plié de rire et en pleurait presque.

« Bah merde alors ! Comment il a pu savoir ça ce bouffe merd... Enfin Miller quoi ? !

--Ah, ce n'est pas moi qui lui ai dit, je te le jure.

--Pourquoi as-tu inventé cette histoire Jim ? Fit très sérieusement Ol après un petit moment d'observation.

--Je t'avais dit que j'arrangerais le coup pour qu'il te lâche un peu la bride, et bien c'est fait maintenant, il va te foutre la paix pendant une bonne semaine, voire deux. Tu devrais être satisfait non ? !

--Merci, merci beaucoup, mais je n'ai rien fait d'autre que ce que tu m'as dit de faire, j'aurais pu passer dix fois à côté de ce black sans m'apercevoir de quoi que ce soit. Je ne sais pas comment tu fais pour savoir tout ce que tu sais, mais moi je suis dépassé, je n'aurais jamais pensé qu'il se passait quoi que ce soit dans cette épicerie.

--Tu as des mauvais indices, c'est tout, ne te formalise pas. De plus, si les rôles avaient été opposés, je suis bien certain que tu aurais fait pareil pour moi, je me trompe ?

--Okey Jim, mais préviens la prochaine fois, j'aurai l'air moins con.

CHAPITRE VII

« Bien, je vais sur le terrain. » Lança Jim en même temps qu'un clin d'œil ; OL secoua la tête.

« Tu es vraiment incorrigible, s'exclama-t-il à bout d'arguments.

--Ne t'inquiète pas, je passe voir Prescilia, je lui ai promis ce matin, mais je rentre tout de suite après. Si Jenn téléphone, dis-lui que je suis sur le chemin du retour. Ma petite fée sera contente de me voir lorsqu'elle arrivera. Jim jeta un coup d'œil sur sa montre. Il est 15 heures, je serai rentré dans une heure, une heure et demi au plus tard, ça te va ?

--Que veux-tu que je te réponde, tu n'en fais qu'à ta tête. »

Jim sourit et quitta le bureau. Il croisa le sergent Alsenbury dans le couloir en grande conversation avec le lieutenant Leoborlung qui s'étalait en de grands gestes dans une explication qui le portait à rire bruyamment.

« Salut Anita ! Lança Jim en passant près du sergent sur le front duquel il déposa un furtif baiser. Attention à Leoborlung ma petite chérie, il est encore en train d'essayer de te draguer, un de ces quatre, je vais prévenir sa femme. »

Leoborlung, qui tentait vraiment de plaire à Alsenbury, rosit jusqu'aux oreilles mais se força à sourire. Anita fit un clin d'œil à Jim et lança :

« Encore bravo pour ce matin lieutenant Richardson, un beau coup de filet !

--Ha, cette fois, je n'y suis pour rien, je n'ai fait que suivre mon équipier !

--Ouais, c'est ce qu'on dit ! Dommage pour toi. Enfin, on ne peut pas toujours gagner, n'est-ce pas ? » Répondit Leoborlung en remontant le ventre et apparemment heureux de pouvoir abaisser quelque peu Richardson.

Ce dernier leva les yeux au plafond en s'exclamant :

« Jaloux ! Évidemment ça ne peut pas t'arriver à toi, tu ne trouveras rien de bien craquant en restant bien au chaud dans ton bureau, le cul coincé sur ton fauteuil ! »

L'autre répondit quelque chose, mais Richardson était déjà sorti. Il marcha vers son véhicule puis s'arrêta soudain. Un malaise monta en lui comme une flèche et il pensa brusquement à sa femme. Lorsqu'il entendit la voix de Oliver qui descendait d'une fenêtre de l'étage supérieur, il venait de prendre la décision de rentrer directement chez lui. Il trouverait bien quelque chose à dire à Prescilia le lendemain. Une force lui disait que Jenn avait besoin d'aide... Tout de suite.

« Jim ! Répéta Ol penché à la fenêtre du bureau.

--Qu'est-ce qui se passe ? S'inquiéta Richardson en remarquant la triste mine de son ami. Ça ne va pas bien ?

--Jim, rentre chez toi tout de suite, fais vite.

--Mais que se passe-t-il vieux ! ?

--Rentre, dépêche toi. Je ne t'en dirai pas plus.

Jim hésita un moment entre l'envie de remonter et de demander explication et celle de sauter dans sa voiture et de rejoindre son domicile le plus vite possible. Il opta pour la seconde solution et quitta le parking réservé aux membres de la police sur les chapeaux de roues.

--Que se passe-t-il encore lieutenant Mc O'Neill ? ! Aboya Miller en s'engouffrant dans le couloir où se tenait apparemment une réunion. Vous voulez faire grève ou vous vantez vos exploits auxquels je ne crois absolument pas ? ! »

Oliver Mc O'Neill releva la tête tandis que ses collègues s'écartaient pour laisser passer le boss. Il fixa Miller d'un regard noir et humide, le capitaine comprit aussitôt que cet homme venait de pleurer.

« Va te faire foutre « bouffe-merde ! » Siffla Ol plus que furieux.

En temps normal, Miller aurait sauté à la gorge du lieutenant et lui aurait certainement fait cracher des excuses avant de lui mettre un bon rapport en suspend qui tomberait à la prochaine connerie. Mais là, Miller sentit que quelque chose ne tournait pas rond et ralentit son allure.

« Qu'avez vous Mc O'Neill, vous avez bu ou quoi ? ! »

Ce fut le sergent Anita Alsenbury qui s'interposa :

« Le médecin de l'hôpital général vient d'appeler, madame Jennifer Richardson vient d'être admise aux urgences après avoir reçu une terrible nouvelle. Commença-t-elle.

--Mais quelle nouvelle bon dieu ! ? Allez-vous cracher le morceau ou faut-il que je vous secoue ! ? Puis Miller regarda autour de lui presque inquiet. Où est Jim ?... C'est lui, il lui est arrivé quelque chose ?

--Non, reprit le sergent, pas à lui. Mais il vient de perdre sa fille Sandra et sa belle-mère, elles ont eu un accident, elles sont passées sous un camion citerne alors qu'elles revenaient de vacances. »

Miller baissa les yeux un instant, il souffla bruyamment et redressa la tête. Il fit quelques pas en direction de Mc O'Neill, lui tapota l'épaule en disant :

« Excusez moi mon vieux, je suis... sincèrement désolé.»

CHAPITRE VIII :

La nouvelle voiture banalisée qui avait remplacé la Pontiac après son accident sur l'intervention de l'épicerie, une Buick qui de son état général laissait entrevoir une proche retraite, était stationnée près de Central Park North. Les deux policiers qui étaient à bord et regardaient vers le parc où des joggeurs parcouraient plus ou moins rapidement les pistes qu'ils s'étaient choisis.

Les yeux tristes et embués de larmes de Jim Richardson semblaient ne s'accrocher à rien, ils erraient par delà les arbres sans voir ce qui s'y trouvait. Un Yellow (taxis jaune) stoppa devant le véhicule de police, une femme en descendit. Elle était accompagnée d'une charmante fillette et les deux hommes la fixèrent sans retenue. Jim remua finalement dans son fauteuil et Ol le regarda.

« Je ne vais plus tenir longtemps tu sais, commença Jim avec le timbre chevrotant. Ça fait un peu plus de trois mois, mais Jenn est de pire en pire. Elle ne supporte plus rien, elle me regarde en face. Elle devient folle mon vieux, elle perd les pédales, je t'assure !

--Ne parle pas comme ça Jim, tu n'as pas le droit. Elle est seulement plus faible que toi, c'est tout.

--Mais merde ! Moi aussi j'ai perdu ma petite fée, moi aussi j'ai besoin d'amour et de réconfort !...

--Oui, c'est vrai, mais tu crois que tu trouveras ça près de Prescilia ? ! Ta femme à besoin de toi en ces durs moments et tu n'as pas le droit de l'abandonner ! Surtout pas maintenant, tu serais vraiment un beau salopard si tu faisais ça, crois-moi, tu n'aurais pas assez de ta vie entière pour le regretter.

--Mais que dois-je faire alors ? ! Elle refuse de m'écouter, nous ne dormons plus ensemble, elle ne veut même pas se faire soigner ! Un psychiatre lui ferait peut-être le plus grand bien.

--Tout ça reviendra Jim, fais-moi confiance. Ne t'emballes pas et reste près d'elle. Insiste à la porte de son cœur, elle n'a plus que toi...

--Et sa sœur ! Coupa Jim plus brusquement qu'il ne l'aurait voulu, sa saleté de frangine, c'est en partie à cause d'elle que Jennifer est comme ça. Elle lui bourre le crâne pour qu'elle vienne vivre avec elle, elle est célibataire parce qu'aucun mec normal ne voudrait d'elle comme compagne. Elle profite de ce coup dur pour mettre main basse sur la vie de Jenn !

--Tu dois être plus fort qu'elle, tu ne dois pas te laisser abattre. Ta femme retrouvera son calme, je te le dis, mais tu dois l'y aider, elle vient de perdre sa fille et sa mère, ne...

--Mais bon dieu moi aussi j'ai perdu ma fille Ol ! On est deux sur ce coup là.

--Je le sais, et je sais aussi que Jenn finira par s'en rendre compte. Patience mec, et accroche-toi. Ne l'abandonne pas, tu la tuerais, j'en suis certain.

--Ca t'est facile de parler toi...

--Non Jim, pas du tout. »

Il y eut un instant de silence que Jim brisa le premier en soufflant puis en ajoutant :

« Je suis désolé vieux, je ne voulais pas dire ça.

--Cesse de faire remuer tout ce gras dans ta tête, arrête de chercher à t'éloigner des souvenirs qui te rattachent encore à Sandra. Fais le vide, ça ira mieux. Tu sais, ça doit être un foutu merdier en ce moment sous ton crâne, et je ne pense pas me gourer de beaucoup puisque ça fait un bail que tu n'as pas fait une action d'éclat.

--Ouais, c'est vrai que c'est le bordel là-haut... En plus, il y a ces cauchemars, quasiment toutes les nuits.

--C'est normal Jim, après ce que vous venez d'endurer, les cauchemars sont peut-être une cheminée d'évacuation ?

--Tu fais dans la psycho maintenant ?

--Non Jim, j'ai simplement un esprit déductif, et je suis ton ami. Si tes rêves t'emportent vers Sandra et se terminent en...

--Non Ol, justement. Je n'ai pas rêvé une seule fois de ma petite fée depuis l'accident, pas une seule. Les cauchemars dont je te parle m'emportent dans la jungle ! Au Vietnam ! Je n'avais

jamais fait autant de rêves si étranges... Et cela à commencer dans la nuit précédent l'accident. C'est BAD BLACK... Un gars de mon équipe, expliqua-t-il lorsqu'il vit OL froncer des sourcils. En fait, ce type s'appelait Rain, Phil Rain. C'était un noir du Bronx, je ne connaissais pas grand chose de lui, si ce n'est qu'il était mauvais... Et noir. Mais au sein du groupe, il avait sa place et je savais qu'on pouvait compter sur lui. C'est ce mec qui revient me voir toutes les nuits ou presque et qui me dit que notre chef de groupe est en colère contre moi.

--Que s'est-il passé là-bas ? Demanda Ol en s'allumant une cigarette.

--Tu as repris le tabac ? S'étonna Jim.

--Non, c'est la première. Mais t'as raison, c'est dégueulasse. Fit-il en la jetant par la vitre après une moue explicite.

--Who t'es louf ! Les surprit une voix émanant de l'extérieur tandis qu'un jeune garçon dépenaillé et coiffé d'un bandana se baissait et ramassait la cigarette. Who ! Elle est presque neuf !
»

Ol regarda Jim, puis le type qui tirait sur la cigarette à demi éteinte, puis Jim encore une fois. Lorsque l'individu commença à s'éloigner, Ol le rappela. L'autre s'approcha, méfiant, et s'arrêta à trois mètres au moins de la portière.

--Tiens ! Fit Ol en tendant son paquet presque neuf et la pochette d'allumettes qui l'accompagnait. Prends le, je te le donne. »

L'autre regarda, encore méfiant, s'approcha, attrapa ce qui lui était tendu et recula rapidement. Ne constatant aucune réaction de mauvais augure dans le véhicule, il ralentit :

« Merci m'sieur, mais ça coûte chère ça, merci ! »

Il s'éloigna de la voiture stationnée en se retournant plusieurs fois, il fit même un signe du bras et disparut dans le parc. OL sourit, puis il redemanda :

« Alors, que s'est-il passé là-bas ?

--Je faisais partie d'un groupe d'infiltration, c'était pendant l'opération BOLD DRAGON III sur l'île de Tanh Ding.

Nous avançons dans la brousse lorsque tout a été de travers. J'ai été le seul à m'en tirer ?

--Piégé par des mines, écrasé par des tirs de mortiers et pisté par des Congs, notre groupe s'est séparé. Comme toujours dans ce genre de situations, nous avons convenu d'un point de ralliement, lorsque je m'y suis pointé, personne n'était là. J'ai attendu pendant une journée et une nuit, mais personne n'a jamais montré le bout de son nez. J'ai donc décroché et j'ai rejoint la Landing Zone où m'attendait un hélico. C'est tout.

--Et personne n'a jamais su ce qui était arrivé aux autres ?

--Non, et d'ailleurs, je pense qu'à l'époque, tout le monde s'en contre foutait.

--Qu'as tu fait ensuite ?

--Rien. Ma guerre à moi c'est terminée lorsque j'ai rejoint le camp de base. Ensuite, je suis rentré aux States.

--Tu faisais donc partie d'un groupe spécial, genre commando ou quelque chose comme ça ?

--Inutile d'en parler, c'est passé tout ça, je t'en ai dit plus aujourd'hui que durant ces années où nous avons bossé ensemble. Ne sois pas trop gourmand.

--C'est peut-être ça aussi ton problème Jim, tu ne te confies pas assez. Tu gardes tout ça pour toi, et cela fait peut-être trop longtemps. Tu sais, les souvenirs germent dans un cœur, mais si tu ne les sors pas assez, ils finissent par y pourrir.

--C'est ça Doc, continues ta psychologie à deux cents !

--Que vas-tu faire alors ?

--Je n'en sais foutre rien.

--Et pour Jennifer ?

--Je te le dis, j'en sais rien... Mais ne t'inquiète pas, je ne vais pas l'abandonner, je vais suivre tes conseils, je vais tenter de m'accrocher ? Si je n'arrive à rien, et si tu n'augmentes pas le prix de tes consultations, je reviendrai certainement te voir Docteur psychose. Ca te va ?

--Si tu fais ce que tu dis !

--Je fais toujours ce que je dis, même si je ne dis pas souvent ce que je fais. Bien, si on arrêta la séance maintenant et que nous rentrions au poste prendre un bon café ?

--Bah, s'il n'y a plus rien d'autre à tirer de toi, autant faire ça, tu as raison. T'en es où avec Precilia ?

--Je la vois très souvent, je ne lui ai encore rien promis, ça te rassure ?

La voiture quitta lentement son stationnement et se faufila dans la circulation de plus en plus dense. Les gros nuages bas du début de la matinée commençaient à céder leur place à des couches beaucoup plus fines et beaucoup plus élevées qui laissaient quelque peu filtrer les rayons du soleil. La journée n'allait peut-être pas être si terne que ça, pensèrent les deux flics au même instant sans le savoir, cette petite discussion leur avait apporté le plus grand bien.

Ce fut en arrivant à cinq cent mètres à peine du poste de police que Jim plaqua sa main sur le bras de son ami.

--Range toi doucement, là, fit-il en désignant une place le long du trottoir. Tu vois ce mec qui arrive en marchant ?

--Oui, je le vois. » Répondit Ol en visionnant le rétroviseur intérieur. Le type en question ressemblait à monsieur tout le monde, il portait un Jean et un imper, son crâne était assez dégarni au sommet et une longue mais fine moustache descendait de chaque côte de sa bouche.

--Ce type rentre chez lui... Commença Jim.

--Ah oui ! Et bien tu sais, ce genre de trucs arrive même à New York. Cela fait partie des choses de la vie. Ironisa Ol.

--Ferme-la et écoute bien. Il devrait être au boulot, mais il a décidé de rentrer chez lui plus tôt car il soupçonne sa femme de le tromper.

--Et alors ? Feint Ol qui sentit brusquement la sueur émaner de tous les pores de sa peau.

--Il est armé Ol, et il a la ferme intention de descendre sa femme et son amant si amant il y a... Et amant il y a !

--Ah oui ? ! Et comment tu peux savoir ça toi ? Tu ne vas pas tout de même pas essayer de me faire croire que c'est un indic qui t'a mis sur ce coup ? !

--Non Ol, je ne veux rien te faire gober du tout.

--Alors comme ça, tu ferais dans la voyance maintenant ?

--Ol, dans quelques minutes, cet homme va monter chez lui et il y aura deux morts... Pour commencer.

--Comment ça pour commencer ? ! S'inquiéta vivement Mc O'Neill.

--Il tuera tout ce qui se présentera, il est fou de rage Ol ! Nous devons l'intercepter, tu comprends ?

--C'est une blague n'est-ce pas, tu dis ça parce que tout à l'heure je t'ai fait remarquer que tu ne faisais plus d'actions d'éclats, hein, c'est pour ça, tu te moques...

--Pas du tout Ol, c'est vrai ! De plus tu le sais très bien.

--Okey, alors comment peux-tu savoir tout ça ?

--Je te le dirai plus tard, fais-moi confiance. Pour l'instant, il faut interpellé ce type.

--Et bien c'est simple. Il regarde par terre pour le moment, dans moins de dix secondes il passera à la hauteur de ta portière alors tu lui sautes dessus et on l'embarque, ça te va ?

--Non, pas du tout ! Pour quelle raison voudrais-tu qu'on intervienne ?

--Tu viens de me le donner les raisons non ? !

--On le serre pour pré-meutre ? Tu crois que ça passera bien devant le juge ça ? !

--Et bien... Tu as dit qu'il portait une arme, coince le pour port d'arme illé...

--Il possède une détention Ol.

--Tu me fous les boules ! » S'exclama Mc O'Neill au moment où l'homme passa près de la voiture. Celui-ci jeta un œil sur les flics mais revint rapidement sur le bout de ses chaussures.

« Écoute, je vais le suivre, il habite au quatrième étage de ce vieux bâtiment là, toi tu prends les escaliers de secours, il tentera peut-être de foutre le camp de ce côté. Je t'expliquerai, je te le jure. » Souffla Jim en souriant avant de quitter le véhicule. Ol le regarda courir en secouant la tête.

En arrivant dans la cage d'escaliers, Jim ressentit un malaise. Des visions du même malaise le jour de l'accident de Sandra lui revinrent en mémoire, il ralentit. Plus haut, la porte de l'ascenseur se referma. C'était celle du quatrième étage. Il grimpa rapidement mais sans bruit et perçu le son d'un trousseau de clefs qu'on manoeuvrait avec précaution. Jim Dégaina son arme en arrivant au troisième, il monta le dernier étage plus prudemment que les autres et vit l'imper de l'homme s'engouffrer dans l'entrée de l'appartement.

L'homme laissera la porte ouverte derrière lui, tu n'auras juste qu'à le suivre.

Ca aussi Jim le savait.

Il se glissa derrière l'homme qui n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Des sons, des gémissements étouffés émanaient d'une pièce que le flic désigna comme la chambre à coucher. Un revolver apparut dans la main de l'homme à l'imperméable, il avança jusqu'à la porte entrouverte, épia un instant ce que Jim ne pouvait encore apercevoir, secoua la tête, arma son revolver et poussa violemment la porte en hurlant :

« ESPECE DE SALOPE !!! »

Ol était descendu de la Buick quelques secondes après son partenaire, il avait fait le tour du bâtiment et avait commencé à grimper les escaliers métalliques de secours. Il arriva au deuxième étage pour s'apercevoir que l'escalier était cassé. Il manquait toutes les marches, sauf une, de ce qui reliait le deuxième au troisième.

46

--Merde ! Cracha-t-il. Putain, il ne pouvait pas le prévoir ça ? ! » Puis il sourit en se rendant compte qu'il croyait que son ami était devin. Il fit demi-tour et marcha jusqu'au hall d'entrée. Il grimpa jusqu'au second, et ce fut à cet instant qu'il entendit un coup de feu...

Jim vit l'homme qui tendait sa main armée dans la pièce.

Il y eut un hurlement mais le flic réagit rapidement et asséna un coup de crosse sur la nuque du mari jaloux qui s'écroula. Un coup de feu claqua lorsque l'arme percuta le sol moqueté, mais la seule victime fut une lampe de chevet qui se désintégra.

« Police ! Cria Jim en pénétrant dans la chambre, ne craignez rien, police ! »

Les hurlements redoublèrent et le tableau qui se présenta à Jim le fit presque rire. Une femme nue était à quatre pattes sur le lit qui meublait le centre de la pièce, une énorme paire de seins ballottait au gré de sa respiration et de ses cris. Elle possédait également une très grosse paire de fesses, et, la peur aidant, une sorte de crème marron et épaisse jaillissait de la raie culière en émettant un bruit sourd et répétitif, comme celui d'une arme automatique en beaucoup moins puissant. « Elle a la chiasse! Elle est en train de chier de trouille! » Rigola aux éclats une voix dans la tête de Jim. De l'autre côté de la pièce, debout près de la fenêtre, un homme nu tentait de se cacher dans une armoire, comme si cela pouvait encore changer quelque chose.

« Ca va, fit Richardson, je suis flic. Vous n'avez plus rien à craindre. » Sur ce, il se baissa pour menotter le mari cocu et apparemment inconscient après le traitement qu'il venait de lui infliger de justesse, mais celui-ci se retourna d'un geste vif et frappa le front du flic avec la crosse de son arme. Jim s'écroula tandis que l'autre se relevait et filait par la porte d'entrée. L'homme ouvrit l'issue de secours, regarda vers le bas et sembla se rappeler que cette sortie était bloquée. Alors, il fit demi-tour et se précipita dans les marches. Il allait passer le palier du deuxième étage lorsqu'une voix l'arrêta :

« Police ! Bouge pas mon vieux, tu es en état d'arrestation ! »

Ol était là, caché dans le local du vide ordures d'où il venait de surgir, l'arme au poing. L'homme braqua rapidement Ol et releva le chien de son revolver. Les deux hommes se dévisagèrent ce qui parut un long moment, sans ciller, la sueur dégoulinant sur les deux visages. Ce fut le mari cocu qui bougea le premier. Lentement, très lentement, il se déplaça en direction de l'issue de secours qui se trouvait à deux mètres à peine sur sa gauche. Ol, qui le tenait toujours en joue, ne fit rien jusqu'à ce que l'autre lève lentement la main pour chercher la poignée de la porte après avoir parcouru la distance qui les séparait.

« Ne fais pas le con bonhomme ! Laisse tomber et jette ton arme. Tu as fait quelque chose de grave là-haut ? Quoi qu'il en soit, je ne peux te laisser partir, alors le mieux serait peut-être de se calmer. » Il y eut encore un moment de silence et OL comprit que l'autre cherchait à savoir exactement où il en était. Il reprit d'un ton plus calme encore : « Je ne peux pas me mettre à ta place mon vieux, mais je sais exactement ce que tu ressens. Allons, nous n'allons pas rester comme ça toute la journée, regarde, continua-t-il en joignant le geste à la parole. Je relève mon flingue et toi tu fais pareil, okey. »

Plus haut, dans l'appartement, Jim se redressa doucement et se remit sur ses pieds tant bien que mal. Il regarda autour de lui afin de tenter de faire le point. Il se frotta le visage et grimaça, son arcade sourcilière droite était ouverte et son œil le faisait souffrir. Puis tout lui revint, le mari cocu, la chieuse, les menottes... Brusquement il se demanda pourquoi Ol n'avait pas surgi par l'issue de secours, que pouvait-il bien foutre ? Il tituba jusqu'au couloir et remarqua, non sans un certain malaise, que l'issue de secours était grande ouverte. Mais bordel, où pouvait être Ol ?

Des gens, les voisins sûrement, s'entassaient sur les paliers extérieurs et il exhiba sa plaque en ordonnant : «C'est une enquête de police, ne restez pas là, rentrez chez vous ! » Puis il s'engagea dans les escaliers métalliques, trébucha et manqua de tomber. Il se rattrapa de justesse à la rampe de palier du troisième et se sentit brusquement faible. Le coup que lui avait asséné ce conard était bien plus fort qu'il ne l'avait cru. Il se redressa une fois encore sous les regards curieux et amusés pour certains des badauds qui garnissaient maintenant les fenêtres et allait continuer sa descente lorsqu'il perçut une voix qui vociférait :

« C'est une salope ! Une grosse salope !... »

Il jeta un regard au travers de la vitre cathédrale de la porte qui menait au palier intérieur et aperçut une forme humaine qui se tenait juste derrière celle-ci. Il rassembla tout ce qui lui restait de force et de courage et prit son élan pour enfoncer la porte.

« Je savais qu'elle me faisait cocu ! Je le savais ! » Continua l'homme face à Mc O'Neill. Son regard vitreux et plein de larmes n'était plus braqué dans celui du flic mais, comme un peu plus tôt dans la rue, il visait le bout de ses chaussures. « Ce doit être un grand timide. » Se dit Oliver qui n'avait toujours pas bougé sauf son arme qui prenait un angle de moins en moins dangereux, montant sa gueule creuse et noire vers le plafond.

« Vous savez, reprit l'autre en pleurant à chaudes larmes maintenant, c'est une salope! Une grosse salope!...»

Ce fut à cet instant que l'issue de secours explosa, comme pour ponctuer la phrase, le coin de la porte percuta l'homme de plein fouet au front et au poignet. Il n'entendit même pas le coup de feu claquer, il était déjà inconscient avant de toucher le sol.

Oliver Mc O'Neill reçut la balle dans l'œil droit ce qui eut pour effet de faire exploser toute sa boîte crânienne de ce côté ci avant d'aller se répandre sur les murs blafards.

Il était déjà mort avant de toucher le sol.

Chapitre IX

Cela faisait trois mois que Oliver Mc O'Neill avait quitté le monde des vivants pour rejoindre Sandra et sa grand-mère. Richardson était amaigri d'une douzaine de kilos et il était resté plus d'une semaine à l'hôpital à la suite de l'interpellation du mari cocu, un certain Édouard Herlton, dont il avait fait un tueur de flic par accident. La mort d'Oliver et son hospitalisation avaient, sans qu'il le comprenne, ramené l'amour au sein de son couple et Jennifer avait repris un peu sur sa douleur de mère pour s'occuper de son mari. Pour lui, elle était toujours aussi... folle, mais elle le faisait moins voir. Elle était revenue vers lui et surtout, ne fréquentait quasiment plus sa sœur. Mais elle avait de nouveau changé de comportement quelques jours après la sortie de l'hôpital de Jimmy, elle s'était faite collante, vraiment collante, et ne désirait plus lâcher son mari. Elle l'appelait au bureau lorsqu'elle pensait qu'il devait y être, c'est à dire souvent puisque Miller avait décidé d'écarter Jim du terrain durant quelques temps. Il faut avouer que les explications sur l'interpellation du mari cocu étaient restées très vaseuses, une arrestation que personne ne pouvait deviner et qui avait coûté la vie à un flic. On avait un peu écarté Jim à cause de tous les malheurs qui semblaient s'abattre sur lui, ou plutôt sur son entourage, mais Miller avait eu, lui aussi, des comptes à rendre, et il avait largement montré son mécontentement à Jimmy.

Jenn ne cessait donc de l'appeler et plusieurs fois elle était venue lui rendre visite au poste, chose qu'elle n'avait jamais faite auparavant. Jim avait été obligé de lui expliquer qu'elle ne pouvait pas intervenir sans cesse ainsi dans son travail, et devant ce qu'elle avait pris pour un rejet, elle était devenue aigrie, méchante. La jalousie malade dont elle avait fait preuve ne ressemblait à rien de ce que Jim connaissait de sa femme. Elle avait recommencé à lui mener la vie dure et maintenant elle ne supportait plus rien, voyant le mal partout et se rendant malade pour un rien.

Prescilia avait, elle aussi, bien du mal à endurer tout ceci, non pas que la mort d'un flic l'ait chagriné outre mesure, même s'il s'agissait du meilleur ami de Jim, mais la liaison qu'elle entretenait avec ce dernier devenait gênante et la vie tumultueuse que Jimmy menait avec sa femme se faisait pesante. Prescilia refusait totalement que Jim quitte sa femme pour venir habiter avec elle comme il le laissait entendre. Elle refusait qu'il change quoi que ce soit pour elle. Elle avait eu envie d'une liaison, non d'un mariage.

En fait, et même s'il refusait de le croire, Jim savait pertinemment que si sa maîtresse avait eu un peu plus de courage elle l'aurait certainement déjà mis à la porte. Mais après la mort de Sandra et de sa grand-mère, puis après la mort de Ol, elle s'était prise de pitié pour ce flic qui passait maintenant plus de temps à pleurer dans ses bras qu'à lui faire l'amour. Elle ne faisait plus rien pour attirer Jim chez elle, au contraire, elle se désistait de leurs rendez-vous à la cadence de deux sur trois, elle écourtait leurs entrevues sous des prétextes quelconques et pourtant, Jimmy agissait en conséquence, arrivant lorsqu'elle le désirait et partant quand elle le demandait, connaissant trop bien maintenant le caractère de Prescilia et ses sautes d'humeur lorsqu'il tentait de s'incruster un peu trop, changements d'humeur qui se traduisaient toujours par des refus ou des demandes de se revoir... mais plus tard... toujours plus tard. Enfin, le peu de fois où ils se retrouvaient, et après les pleurs de Jim, cela se passait plutôt bien.

Enfin presque, car pour Richardson, qui ne comprenait ni ne supportait sa femme, ce n'était pas assez. Il se tenait prêt à tout lâcher pour venir vivre avec Prescilia si celle-ci en éprouvait le besoin... mais elle ne l'éprouvait pas (... enfin pour l'instant...), mais alors pas du tout.

Pour le moment, Jimmy déambulait dans le couloir du poste de police, une main dans la poche de son pantalon à la recherche de monnaie afin de pouvoir s'offrir un café au distributeur. Le regard des autres avait changé à son égard, ils ne le regardaient plus comme un Dieu qui savait toujours ce qu'il faisait, qui savait tout avant les autres, non, certains semblaient éprouver de la pitié, d'autres paraissaient lui en vouloir, Leborlung avait même été convié à devenir par intérim le nouveau coéquipier de Richardson... il avait refusé. Il croyait, peut-être à raison, se venger de toutes les gloires qu'il n'avait pas eu, toutes ces affaires réglées de main de maître par ce Jimmy prétentieux. Et il s'était aussi vengé de toutes les fois où l'autre lui avait fait rabattre son caquet.

Oui il avait refusé car la mort de Ol était, selon lui (car l'histoire de la porte qui avait provoqué l'accident faisant ouvrir le feu au mari cocu, porte poussée violemment par l'épaule de Jim, était restée inconnue de tous, sauf de Miller et bien entendu de Jim), de la faute de Jimmy qui ne donnait jamais de renseignement sur ses coups et se la jouait en solitaire. Puis il s'était vengé de ne pas avoir eu, avec le sergent Anita Alsenbury, les rapports qu'il avait espéré, chose qu'il mettait totalement sur le dos de Richardson qui n'avait jamais cessé de le charrier lorsqu'il se trouvait avec la belle sergente comme il aimait l'appeler, et qui avait dû parler de lui dans son dos. D'ailleurs, si Anita était maintenant presque mariée avec le sergent Roberto Carperry, c'était aussi de la faute à Jim, n'était-ce pas lui qui lui avait présenté un peu avant l'accident de sa fille...

Jimmy n'avait plus de coéquipier pour le moment, chaque fois qu'il devait sortir en patrouille, ce qui se faisait de plus en plus rare, il sortait avec un flic désigné, jamais le même, ainsi, il ne pouvait rien prévoir... D'ailleurs, en ce moment, plus d'affaire juteuse. Et Leoborlung pensait que c'était bien fait pour lui et pourvu que cela dure !

Jim s'arrêta devant le distributeur, faisant fi des regards qu'il avait appris à ne plus remarquer et glissa une pièce de monnaie dans la fente.

Il allait prendre son café, une court, sucré, serré, et ce fut à cet instant que Miller l'appela à l'autre bout :

« Richardson ! Votre femme au téléphone. »

CHAPITRE X

« ... Ca fait plus de huit mois Prescilia, huit mois que notre fille est partie, Jennifer ne s'en remet pas. Maintenant, elle est sur mon dos tout le temps, elle m'appelle sans cesse au bureau, ça devient vraiment invivable. » Se lamenta Jim allongé sur le lit de l'appartement grandiose de Prescilia qui ne formait qu'une vaste pièce s'en séparation. La jolie jeune femme était assise devant son miroir et se maquillait sans donner l'impression d'écouter. « Je te le redemande, reprit-il, laisse moi venir vivre avec toi, tu sais que c'est mon seul désir et c'est peut-être la seule chose...

--Tu sais ce que j'en pense Jim, coupa Prescilia en posant ses cotons imbibés de produits, je ne supporterais pas la présence d'un homme chez moi très longtemps.

--Mais comment le sais-tu puisque tu m'as dit que tu n'avais jamais essayé ! ? Lança nerveusement Jim en se levant.

--Je sais que nous sommes très bien comme ça, répondit-elle en le rejoignant.

--C'est ce qui me tue chez toi, tu te laisses vivre, tu es incapable de prendre la moindre décision. Je me demande si je ne te suis pas totalement indifférent.

--Tu sais très bien que non. » Sourit-elle en l'enlaçant dans ses bras pour lui donner un baiser. Jim se dégagea et la maintint par les bras en la fixant avec intensité.

« Regarde dans quoi tu vis, un luxe extravagant... Je sais ce que tu vas me raconter, que c'est ton père qui t'entretient ou quelque chose de cet acabit. Mais je trouve ça de plus en plus étrange, tu n'es pas souvent ici, je ne sais pas ce que tu fais comme job ; oui, oui, tu poses pour des photos de mode, c'est ce que tu me dis à chaque fois, mais je ne t'ai jamais vu sur un magazine, pourtant, beaucoup de mannequins ramènent chez eux des clichés de leur personne. Ol avait peut-être raison, je te fais trop confiance et tu en profites. Je devrais certainement mener ma petite enquête... »

Prescilia se fâcha brusquement et d'un geste sec, se défit de l'étreinte de Jim.

« Ca y est ! Cria-t-elle, tu recommences ! Tu ne trouves pas que tu en as fait assez l'autre soir, à l'hôtel ! ? Ou encore le mois dernier, dans ce petit restaurant où nous devions souper en amoureux ? ! J'en ai plus qu'assez de tes crises de possession et de jalousie, je n'appartiens à personne ! Si tu n'as pas encore compris ça, tu peux te tirer ! Tu devrais aller rejoindre ta femme, elle a certainement plus besoin de toi que moi ! Tire toi de là et oublie moi si tu n'es pas capable de te contrôler ! »

Jim se sentit mouché et le rouge lui monta jusqu'au joues.

« Mais... Mais tu sais que je t'aime Prescilia, je suis fou de toi. La seule chose que je voudrais serait qu'on se voit un peu plus souvent, tu n'es jamais là, ou tu es soit... Enfin couché. On dirait que tu cherches à m'échapper. Je désire simplement vivre avec toi, se radoucit-il.

--Moi pas. Tu es trop jaloux, trop impulsif, et je sais que c'est Jennifer que tu aimes réellement. Nos rapports à nous sont plus... Physiques dirons nous, et ne me dis pas non. J'ai un beau cul et il te plaît, mais rien de ce que j'ai dans la tête ne s'accorde avec tes idées. Avec ta femme, c'est autre chose, mais ce n'est pas un reproche Jim, je n'ai jamais espéré ni souhaité que nos relations prennent une autre envergure... Pas pour le moment toujours. » Ajouta-t-elle en remarquant la mine triste de Richardson, elle eut même l'impression un instant qu'il allait pleurer. Elle reprit sans s'énerver : « Écoute Jim, je ne veux pas revivre avec toi ce que j'ai vécu ces derniers mois, tes sautes d'humeurs, tes gémissements et tes plaintes, tes pleurs et ces interminables moments de silence dont tu as le maudit secret...

--Mais Prescilia, je viens de perdre ma fille, mon meilleur ami et ma belle-mère.

--Justement, mettons nous bien d'accord sur ce point, excuse-moi mais ils étaient TA fille, TON copain et TA belle-mère, je ne connaissais que vaguement OL. Je ne veux pas que tu me prennes pour... Puis crois ce que tu veux, après tout. Donc je disais que tout ça était tes problèmes, les tiens. Tu m'y as largement fait participer Jim, j'en ai marre maintenant. Je ne te demande pas de les oublier, mais oublie de m'en parler, j'en ai plus qu'assez. Depuis quelques mois je vis avec des morts lorsque tu es là, et je n'en peux plus. »

Jim baissa les yeux et se retourna vers le lit.

« Excuse-moi, je ne pensais pas t'ennuyer avec mes problèmes, j'avais besoin de parler, de trouver un peu de réconfort...

--Je t'en ai donné, mais largement assez. C'est terminé maintenant.

--C'est à dire ? » S'enquit Jim.

Bien que l'envie ne lui manque pas de couper là les ponts, Prescilia se ravisa avant de proposer :

« Ce qui veut dire que je ne suis pas prête à vivre avec quelqu'un et qu'il faut me prendre ainsi. Que je continue à dicter nos lois dans notre liaison et qu'on ne se verra qu'à l'occasion, quand je le déciderai, c'est à dire comme nous le faisons maintenant. Mais aussi et surtout, je veux que tu cesses de te comporter en mari jaloux, que tu te contrôles complètement et que tu gardes tes souvenirs au fond de ton cœur. C'est ça, ou alors on stoppe tout. »

Ils se regardèrent un instant, Prescilia s'approcha pour enlacer Jim qui cette fois se laissa faire.

« Je vais y aller, lança Jim après avoir fait l'amour, il faut que je passe au bureau car nous sommes sur le dos de...

--Jim, tes enquêtes non plus ne m'intéressent pas, pas pour l'instant, alors contentons-nous de faire l'amour quand nous sommes ensemble, d'accord, tu seras très gentil.

--Okey, lança Jim. Je te rappelle quand ?

--Je téléphonerai dans la semaine au bureau, disons jeudi matin, nous nous verrons après, d'accord ?

--Pas de problème, répondit Jim en ayant l'impression de jouer le rôle d'un poisson rouge en aquarium dans un film qui s'intitulerait : « le chat méchant et le poisson prisonnier » il ne savait pas si un tel film existait, mais s'il y en avait un, il savait pertinemment que le poisson était mangé avant la fin. Prescilia l'accompagna jusqu'à l'entrée.

--Bon, à jeudi, et n'oublie pas, sois cool, tout ira beaucoup mieux. Sur ce, elle l'embrassa tendrement, mais Jim ne ressentit pas le baiser comme s'il était habituel, voulu, il le trouva forcé. Jim Richardson quitta l'appartement de Prescilia à 10 heures 17' tandis qu'elle se préparait à prendre une douche.

A 10 heures 19, Précilia entendit sonner à la porte...

CHAPITRE XI :

Au moment précis où Jim Richardson démarra sa voiture pour rejoindre le poste de police, Jennifer Richardson pénétrait dans l'appartement luxueux de Prescilia Donovan. Elle sourit, dégaina un petit 38 court et braqua le visage de la belle fille qui lui faisait face, avant de se présenter :

--Je suis Jennifer Richardson, la femme du lieutenant qui vous tringle de temps en temps. Je suis venue pour vous tuer, fermez la porte et n'essayez ni de vous enfuir, ni de crier, les balles sont très rapides, vous savez, et Jim... Vous l'appellez Jim aussi non ? Enfin mon mari m'a appris à m'en servir, et il dit souvent que je me débrouille très bien.

Prescilia referma, avança jusqu'à descendre quelques marches qui différencient le salon de l'entrée, et se retourna vers son invitée surprise.

--Donnez vous donc la peine d'entrer.

Les deux femmes s'entretenaient pendant un long moment, Jenn se détendit quelque peu au fur et à mesure de la discussion.

--J'étais venue pour vous tuer, lança Jenn en agitant le petit revolver qu'elle ne braquait plus que sur la moquette, mais votre franchise, votre douceur et votre gentillesse m'ont fait réfléchir. Je pense que j'allais commettre une grave erreur. Elle remarqua que les yeux de Prescilia ne lâchaient pas l'arme, alors elle déclara : Ce n'est pas vrai. Ce que je vous ai dit tout à l'heure sur mon expérience du tir, ce n'est pas vrai. C'est Jim qui m'a offert cette arme, il disait à l'époque que d'être une femme de flic pouvait être dangereux. Moi je dis qu'à New York, être une femme tout court est dangereux, bref. Je n'ai tiré que deux fois avec cette arme, une fois pour savoir ce que ça faisait, sous l'autorité de Jim, une autre fois dans la porte de la voiture, la notre, je rangeais simplement l'arme dans mon sac lorsque le coup est parti tout seul, pas de victime, j'ai eu de la chance.

Prescilia remarqua que les yeux de Jenn se mettaient à briller et comprit tout de suite que cet incident l'avait ramené à penser à sa fille.

« Madame Richardson...

--Jennifer, je vous en prie, nous avons tout de même des choses en commun, même si c'est indépendant de ma volonté. Voulez vous prendre quelque chose à boire, un café par exemple, ou un cappuccino...

--Ce n'est pas de café dont j'ai besoin, fit Jenn en levant les yeux et en se forçant à sourire.

--Voulez vous du Brandy, un petit remontant comme ça ne peut faire de mal, alors ?

--Ce n'est pas de refus, merci. Jenn regarda autour d'elle admirative, elle s'aperçut que depuis son arrivée, elle n'avait pas vu, même si elle l'avait eu dans son champ de vision, la moindre chose de cette demeure. C'est votre travail qui vous a offert tout ça ? Demanda-t-elle en haussant la voix.

--C'est exact, répondit Prescilia en ramenant les deux verres et une bouteille de Brandy toute neuve, et c'est pour ça que je désire rester toute seule, vous comprenez. Comme je vous l'ai avoué, j'ai connu Jim lors d'une soirée pour le bal de la police, vous n'y étiez pas, Oliver Mc O'Neill lui y était par contre. J'étais venue avec une amie, une femme de flic, comme vous. Jim m'a proposé de danser avec lui, nous avons pris un verre ou deux puis je l'ai trouvé très sympathique, mais c'est tout. Il ne savait rien de ma vie sauf que j'habitais seule. Je n'ai pas remarqué d'alliance à son doigt et lui ne m'a pas dit qu'il était marié, alors, pour moi c'était zone libre, et je dois avouer que d'avoir un flic dans mes relations intimes pouvait m'apporter un plus. Je... n'ai vu que plus tard qu'il portait son alliance accrochée sur une chaînette autour de son cou.

--Oui, les bagues lui irritent les doigts, lança Jenn en retenant ses larmes et se forçant à sourire.

--Je sais, il me l'a dit. Mada... Jennifer, voulez vous que j'arrête de raconter...

--Non, continuez au contraire, je suis heureuse d'apprendre la vérité.

--Très bien, alors là soirée s'est terminée gentiment, et croyez moi, il ne se serait rien passé d'extraordinaire, je veux dire, pas même un baiser ce jour là. Je sentais que je n'étais pas

indifférente à Jim, lui me plaisait bien, mais je ne l'ai pas cherché, et lui est resté très distant. Il m'a raccompagné, nous nous sommes quittés comme de bons copains et tout aurait dû se terminer là... si trois jours plus tard je ne l'avais pas rencontré alors que je gênais la circulation et provoquais un bouchon, ma voiture étant tombée en panne dans un carrefour. Il m'a aidé comme l'aurait fait n'importe quel flic, puis il m'a raccompagné une fois encore. Seulement, je l'ai fait monter, et c'est là que... enfin, vous voyez quoi. Nous nous sommes vu une trois fois avant qu'il m'avoue être marié, et seulement parce que j'avais prêté attention à ce qu'il portait autour du cou. J'ai voulu rompre aussitôt, Jim pourrait vous le dire, mais il me plaisait beaucoup. Alors il a fait sa vie parallèle, il est venu et il a commencé à me poser des questions. De ce jour, il m'a beaucoup moins plu, je l'ai moins vu et surtout je lui ai certifié que si j'apprenais qu'il menait une enquête sur ma vie, il pouvait aussitôt oublier mon adresse. Nos relations sont devenues plus tendues, je le voyais vraiment moins. Puis il y a eu le terrible accident, puis peu de temps après, la disparition de son ami, Ol. Jim m'a dit que vous aviez beaucoup changé, j'ai compris qu'il recherchait du réconfort. C'est un peu à cause de tout ça Jennifer que je n'aie pas désiré le renvoyer pour de bon, car croyez moi, j'aurais pu. Mais il était devenu irritable, pensif et je sentais qu'il avait besoin de quelqu'un d'autre que moi, même s'il jurait le contraire. J'ai toujours su que c'était vous qu'il aimait. C'est mieux ainsi, vous connaissez des secrets que lui ne connaît pas, s'il apprenait, cela serait dérangeant. Il vous aime Jennifer, et c'est ce que je lui disais lorsque ce matin nous discutons. Je vous jure que c'est vrai.

--Je vous crois, je vous crois.

--Voulez vous un autre Brandy ? Proposa aimablement Prescilia.

--Je ne voudrais pas abuser de votre temps.

--Jennifer, si j'étais morte maintenant comme vous l'aviez prévu, le temps n'aurait pas vraiment d'importance.

--C'est vrai, sourit Jenn, alors ce sera un double, si ça ne vous dérange pas ! »

Elles burent en silence et Prescilia remarqua que Jenn allait mieux, ses yeux brillaient beaucoup moins et elle semblait s'intéresser aux choses qui l'entouraient.

« Il va tout de même falloir que j'y aille, lança Jenn en se levant du large canapé, enfin, je suis tout de même soulagée, continua-t-elle en tendant une main tremblante, puis elle se ravisa, me permettriez vous de vous embrasser ?

La question ne sembla pas gêner le jeune locataire et les deux femmes s'embrassèrent.

--Enfin, je sais qu'il est entre de très bonnes mains dorénavant, je vous préviens, cela risque d'être dur au début, les vies de flics ne sont pas simples, mais celles de leurs femmes n'ont pas grand chose à leur envier.

--Pardon ? fit Prescilia en fronçant les sourcils sous l'effet de surprise.

--Je m'éclipse, je vous le laisse...

--Mais madame... enfin Jennifer, je ne veux pas, il est à vous et c'est vous qu'il aime ! Je ne...

--Gardez le, je vous le laisse. Je ne sais pas s'il vous mérite, mais le temps vous le dira. Moi, je n'en veux plus, je n'ai absolument plus besoin de Jim.

« Merde ! Grommela Jim tandis qu'une femme passait tout près de lui. Elle le regarda et lui demanda si tout allait bien. « Ne vous inquiétez pas », répondit-il en traversant la rue, puis il se ravisa et la rappela.

« Excusez moi madame ! Fit-il en exhibant sa plaque de flic, je suis policier et je fais une filature, je me dirige au 226 de cette rue, pourriez-vous vous rendre au poste de police là-bas et me faire envoyer des renforts. Vous dites qu'il s'agit du lieutenant Jim Richardson, il me faut de l'aide rapidement, je me rends dans les caves de l'immeuble numéro 226, n'oubliez pas.

« Dépêche toi Jim ! »

--Ce...ce n'est pas une blague, vous êtes sûr ? S'inquiéta la femme. John Richardson, c'est ça hein ? !

--Jim madame, Jim Richardson, je vous en prie, faites vite ! » Lança le lieutenant en traversant la rue. Il jeta un œil derrière lui en s'enfonçant dans la ruelle et constata qu'après une légère hésitation, la femme venait de prendre la direction du poste de police et qu'elle s'y dirigeait en se hâtant.

Jim connaissait parfaitement cette voix, il ne l'avait plus entendu depuis le Vietnam, sauf dans ses rêves. C'était la voix de Phil Rain-Black, et c'était elle qu'il faisait passer pour ses indic mystérieux. Elle lui parlait dans sa tête, et s'il avait pensé être fou au début, Jim avait appris à la respecter. Cette voix parlait pour quelqu'un d'autre, quelqu'un que Jim n'avait jamais entendu... enfin, plus depuis ce jour de Mars 1968 sur une île du Vietnam. Elle parlait pour John F. Lawrence-Seigneur, le Sweel du groupe de SEALs qu'il avait laissé là-bas.

La voix lui était parvenue la première fois alors qu'il venait d'entrer dans la police et qu'il effectuait des patrouilles nocturnes avec trois autres collègues. Martin Jeiss, Léo Barney, Oliver Mc O'Neill avaient, en compagnie de Jim, procédé à une simple vérification d'identité sur un groupe de jeunes extrémistes un peu ivres qui paraient bruyamment en arborant le brassard SS et des croix gammées.

La voix avait prévenu Jim brusquement, alors que la voiture de patrouille s'arrêtait près des délinquants, que l'un d'entre eux allait être blessé grièvement s'ils ne prêtaient pas attention aux arbres de la rue. Jim perturbé avait alors chercher autour de lui pour savoir d'où émanait cette étrange voix (qui lui semblait pourtant avoir reconnu), et le regard que lui avaient jeté ses collègues l'avait empêché de les prévenir du danger qu'il ne savait pas encore réel. Pourtant, lorsqu'il était sorti de la voiture, Jim avait soufflé à Oliver : « Les arbres, méfie-toi des arbres ! » Ce dernier avait accentué son regard d'incompréhension... mais sans savoir exactement pourquoi, comme il l'avait avoué plus tard à Jim, il s'était méfié comme il le lui avait demandé. Dans les premières secondes de l'intervention qui s'était déroulée dans une terrible confusion, Martin Jeiss, qui était un jeune noir arrivé de Chicago, avait été pris à partie par le groupuscule nazi. Altercation physique, bousculade, coups de matraque... Puis un type en tenue kaki (qui s'était écarté du groupe avant l'intervention de la police pour aller uriner) était brusquement apparu entre les arbres, un pistolet à la main. Oliver avait hurlé : « ATTENTION ! » Puis s'en était rapidement suivi un échange de coups de feu. Martin Jeiss s'était écroulé touché par trois projectiles, deux balles dans le poumon gauche et une autre qui s'était coincée entre la quatrième et la cinquième vertèbre lombaire...

Depuis cette terrible nuit, Jim avait appris à respecter et à écouter cette voix. Puis elle était très souvent revenue, le guidant mieux que n'importe quel indic dans des affaires qu'aucun flic n'aurait pu trouvé, ni même n'aurait pensé à chercher. Bien sûr, cette voix l'avait souvent mis dans des positions assez cocasses, et la parade avait donc été les indic mystérieux. Mais chaque fois, il l'avait écouté, chaque fois. Jamais elle ne s'était trompée, jamais elle ne l'avait envoyé sur une fausse histoire. Même si Ol avait dû payer de sa vie une information apparemment incomplète, une fois encore elle ne s'était pas trompée. Elle avait dit la vérité.

« N'oublie pas Jim, un pour chacun. »

Bien qu'il ait cherché, Jim n'avait jamais vraiment compris pourquoi la voix terminait ses messages ainsi ni ce que cela voulait dire, il avait depuis longtemps cessé ses recherches déduisant que cela devait être une sorte de code ou une manière de se présenter ou quelque chose de cet acabit, mais inlassablement la voix terminait de la même façon : « N'oublie pas, un pour chacun. »

Jim Richardson se présenta devant le 226 et découvrit immédiatement l'entrée en question. Il respira à fond et pénétra doucement dans le couloir. Il dégaina et commença à descendre dans une obscurité enveloppante...

CHAPITRE XIII :

« Ca va aller Richardson ? » demanda un agent en inspectant la blessure sur le thorax du lieutenant. Deux infirmiers arrivèrent et l'homme leur céda la place.

La ruelle semblait colorée de guirlandes à éclats bleus et blancs, les gyrophares des véhicules de secours faisaient danser les ombres sur les murs. Ça avait presque l'air gai, pensa Jim, puis sa mémoire fit un petit bond en arrière et il trouva rapidement cela moins drôle...

Il était arrivé tout juste à temps, il avait compté jusqu'à six dans les escaliers, puis il avait passé par dessus la septième. Ensuite il s'était avancé sur quelques mètres et avait entendu les gémissements étouffés de la fillette. Lorsque Jim s'était discrètement présenté devant la quatrième porte, il n'avait pas reconnu le visage d'une enfant, là-bas, un peu plus loin. C'était un visage boursoufflé, tuméfié par les coups. Les types avaient enfoncé des chaussettes dans la bouche de leur victime, puis ils avaient frappé partout car son corps étalé nu était recouvert de bleus. Ces maniaques de la lame avaient coupé le bout du sein de la petite qui ne devait pas avoir plus de quatorze ans et qui n'était bien sur pas encore formée. D'après ce qu'elle avait dit ensuite aux enquêteurs, l'un des deux types avait avalé le bout du téton après l'avoir lentement découpé.

Lorsqu'il était entré, Jimmy avait remarqué la lueur d'un briquet, il n'avait pas compris aussitôt ce que les tortionnaires effectuaient, mais l'odeur, tout d'abord, et la vision ensuite l'avaient affranchi. Les deux malades s'esclaffaient en faisant griller les quelques poils qui recouvraient le pubis de l'enfant.

La porte avait alors émis un léger bruit lorsqu'il l'avait poussé, très léger, mais suffisamment perceptible pour que le plus grand des deux réagisse. Le cul à l'air, puisqu'il s'appêtait à violer la gosse, il s'était jeté au sol et avait attrapé un calibre posé sur la veste en jean qui traînait par terre. Jim avait immédiatement ouvert le feu par deux fois touchant l'autre au bras et à la cuisse. Le second agresseur, apparemment plus défoncé que son collègue, avait alors cessé son jeu de grille poils et avait pointé un couteau à cran d'arrêt en direction du flic. Il avait observé un quart de seconde le nouvel arrivant et malgré la dose de drogue qu'il avait ingurgité et qui diffusait ses effets dans ce corps malade, le mangeur de téton avait trouvé brusquement son arme bien dérisoire par rapport à celle du nouveau venu. Il avait rapidement jeté un coup d'œil sur la gamine, pensant certainement pouvoir s'en servir comme bouclier mais Jimmy avait anticipé ce coup en lançant un : « Vas-y, essaie ! » qui avait surpris l'autre tant par le calme avec lequel le flic s'exprimait que par l'étincelle meurtrière qui brillait dans les yeux de ce dernier. Ce regard, accompagné par celui de cyclope, noir et profond, de l'arme à feu s'était montré très persuasif. Le malade avait donc tout bonnement balancé son couteau sur le sol et positionné ses mains derrière la tête. Dehors, on entendait déjà les sirènes qui se rapprochaient rapidement.

Jim avait jeté un regard furtif sur la pauvre victime et il avait été marqué par ce geste pudique et presque déplacé sur le moment de l'enfant bâillonné et ficelé qui avait resserré les cuisses pour tenter de dissimuler son sexe meurtri. Pour elle et pour cette fois, la vie revenait à la charge... les bonnes manières également. Pourtant, d'après ce qu'avaient assuré les enquêteurs par la suite, cette petite se droguait déjà depuis un bout de temps et il faudrait vraiment mettre le paquet pour qu'elle n'y retourne pas. Lorsque Jim avait appris ça, il s'était dit qu'il retrouverait certainement cette pauvre petite un de ces jours, morte d'une overdose et que ce qui venait de lui arriver n'était qu'un début.

Dans la cave, Jim avait ramassé les lambeaux de vêtements et avait recouvert le corps dénudé. Un éclair de reconnaissance avait illuminé le regard enfantin et c'était ce moment qu'il avait choisi l'autre enfoiré qui se tenait toujours debout, les mains derrière la tête, pour faire jaillir de son col de chemise crasseux un coupe papier très aiguisé et frapper Jim dans un mouvement circulaire de haut en bas. Il avait balaféré largement le poitrail de Richardson tandis que deux coups de feu avaient claqué simultanément. Jim s'était écroulé tandis que l'autre s'était envolé vers le mur qu'il avait percuté violemment, deux trous sanglants dans le ventre. Richardson avait continué de tenir sa victime en respect jusqu'à être certain qu'elle ne se relèverait plus, puis il avait

subitement changé la direction de sa visée, braquant rapidement le premier malfrat, blessé au bras et à la jambe, qui tentait de ramper vers son arme.

Jimmy s'était brusquement trouvé mal à l'aise. L'autre avait stoppé tout mouvement et le regardait avec des yeux suppliants, un regard qui se voulait malheureux, incitant à la pitié, mais au lieu de ça, il avait déclenché chez Jim un sentiment de dégoût extrême et ce dernier avait commencé à ressentir la pression qui poussait sur le bout de son index droit reposant sur la détente de son arme. L'autre avait dû le comprendre, le sentir, il avait ouvert de grands yeux effrayés qui avaient évoqué à Jim le regard, quelques instants plus tôt, de l'enfant torturé. Jimmy ne savait pas ce qu'il devait faire, il y avait eu un moment de flottement puis...

Mais la question ne devait plus trouver de réponse, d'autres flics étaient entrés à cet instant.

« Encore une opération limite lieutenant, celle-là a bien failli vous coûter très cher. Claqua la voix de Miller.

--Je sais, mais cette fois ce n'est pas la même chose, c'est un témoin qui m'a prévenu. J'étais sur le trottoir lorsqu'un jeune type est venu à ma rencontre pour me prévenir qu'il allait se passer quelque chose de terrible, un viol. Je ne sais pas comment il l'a su, je ne sais même pas comment il a pu savoir que j'étais flic. Certainement quelqu'un du quartier qui m'a déjà vu sortir du poste, enfin, je suppose. Conclut Jim en grimaçant devant l'infirmier qui s'occupait du nettoyage de sa blessure. Il savait qu'il mentait outrageusement mais il ne trouva rien d'autre à dire sur le moment, et surtout pas la vérité.

--Mouais, pas terrible comme explication, mais ça peut paraître plausible. Enfin, continua Miller en grimaçant lui aussi à la vue de la plaie sur le thorax du lieutenant, je vous fais mener aux urgences, ça vaut bien quelques fils ça, de plus, avec de tels camés, il vaut mieux être prudent. »

Miller fit demi-tour et allait s'éloigner lorsqu'il aperçut le lieutenant Malawoy qui le désignait à Leoborlung du bout du doigt. Tandis que ce dernier prenait la direction du capitaine, Miller fronça les sourcils et se rapprocha du lieutenant. Leoborlung avait la mine triste, anxieuse, et Miller devina immédiatement que cela ne présageait rien de bon. Il pensa aussitôt au sergent Alsenbury et il sentit un fourmillement partir du bas de sa colonne vertébrale pour remonter jusqu'à ses omoplates. Leoborlung arriva près de lui et ne lui jeta qu'un léger coup d'œil avant de poser un regard de chien battu sur Richardson.

« Coup dur Jim (il ne l'appelait Jim très que rarement et cela aiguïsa l'anxiété de Miller), je dois t'annoncer une bien mauvaise nouvelle. »

A cet instant, Richardson repensa au message et une chose qu'il n'avait retenu aussitôt lui revint brusquement à l'esprit : « Ensuite, il a dit que tu pourras rentrer chez toi, tu seras libéré. »

« Jenn ! Balbutia le flic.

--Que dites vous ? Demanda l'infirmier.

« Tu seras libéré ! Tu seras libéré ! TU SERAS LIBERE ! »

« Qu'est-ce qui se passe ? ! Hurla presque Jimmy en poussant les hommes en blanc et en se redressant du capot de la voiture pie sur lequel il était assis en attendant la fin des premiers soins. Qu'est-ce qu'il y a Leoborlung, vas-y parle ? ! » Continua-t-il en avançant sur Leoborlung.

« Jenn ! Jenn ! Jenn ! » Répétait sans cesse une voix dans sa tête, mais il se refusait d'y penser.

Leoborlung baissa ses yeux rougis pour trouver le bout de ses chaussures. Sa lèvre inférieure tremblotait, on aurait pu croire qu'il allait se mettre à pleurer.

« VAS-TU PARLER ABRUTI ! ? VAS-TU ME DIRE CE QUI SE PASSE ! ? » Cria Jim en s'emparant de Leoborlung par le col. Miller intervint aussitôt et sépara les deux hommes. La blessure de Jim se remis à saigner abondamment mais apparemment cela ne le gênait pas, il moulinaït des bras pour tenter d'attraper Leoborlung qui s'écarta en regardant Jim Richardson avec plus de pitié encore.

« Ta... Ta femme est morte Jimmy... Elle vient de se suicider à votre domicile. »

CHAPITRE XIV :

« C'est du bon boulot Jim, annonça Miller en sortant de la « salle de cinéma », un local aménagé dans le poste de police afin d'y étudier sur écran des vidéos filmées sur le terrain souvent durant les planques. Je dois avouer que sur ce coup, nous avons maintenant tout ce qu'il nous faut pour intervenir.

--Bah, nous avons planqué durant trois mois, répondit Richardson avec un petit sourire, mais comme vous dites, ça valait le coup.

--Ce cher Antonelli sera bientôt sous les barreaux, vous pouvez en être certain. Quand perçoit-il son prochain arrivage ?

--Dans deux semaines, ça parviendra par bateau, The Prince, et nous serons là pour le déchargement.

--C'est super, plus que ça même, lança Miller en s'éloignant dans le couloir. Puis en passant près de Jim, il l'approcha, le saisit cordialement par l'épaule et l'attira un peu plus loin. Ca va mieux Jim ? Demanda-t-il plus doucement.

--On fait aller capitaine.

--Je... je suis vraiment content que vous vous en soyez sorti, je vous avoue que durant un moment je n'y ai plus cru, plus que ça même, mais vous êtes fort et vous aimez votre travail, cela vous a peut-être quelque peu aidé.

--C'est certainement vrai, oui, j'aime ce que je fais. Vous prenez un café capitaine ? »

Miller sourit et opina du chef : « Si c'est vous qui payez ! »

Les deux hommes continuèrent à parler dans le couloir et lorsque Miller aperçut Carperry qui arrivait en civil, il lui fit signe de les rejoindre. Roberto Carperry salua les deux hommes avant de demander avec un grand sourire :

--Vous l'avez mis au courant patron ?

--Non, fit Miller, je ne lui ai pas encore annoncé la nouvelle, je vous en laisse le soin.

--Qu'y a t'il ? » S'inquiéta brusquement Jim en sentant monter l'un de ces malaises qu'il redoutait le plus. Le dernier dont il avait souvenir était celui qu'il avait éprouver juste avant le décès de Jenn, huit mois plus tôt. Miller remarqua que le visage de Jim prenait une teinte pâle, il regretta ce moment de suspense qu'il avait instauré et tapota sur l'épaule du lieutenant en souriant afin de lui communiquer sa quiétude.

« Ne vous inquiétez pas Jim, regardez. »

Carperry s'éloigna du groupe puis revint aussitôt derrière un fauteuil roulant qu'il poussait en souriant franchement. Une maigre et jeune femme était assise dessus et se laissait manœuvrer avec un plaisir manifeste.

« Anita ! » S'exclama Jim, puis il se rua vers sa camarade. Les retrouvailles furent chaleureuses et Miller, exceptionnellement, invita Jim, Anita et Roberto pour le déjeuner.

« Je ne devais pas sortir aujourd'hui, dit doucement Alsenbury, sa voix était frêle et l'on pouvait comprendre qu'elle souffrait encore de ses blessures, mais elle était passée si près de la mort que c'était une aubaine qu'elle se retrouve ici, mais le toubibs ne voulait plus de moi à l'hosto, il en avait assez de ces allées et venues de poulets dans son établissement.

--C'était un vrai défilé ! Accentua Carperry avec cet accent du Sud fort prononcé dont il n'avait jamais réussi à se débarrasser.

--Je... je suis désolé, commença Jim, je ne suis pas venu te voir mais...

--Ne t'inquiète pas Jim, coupa Anita en posant une main sur la sienne, j'ai appris, je ne sais quoi dire.

--Si j'étais à votre place, je me méfierais Carperry ! Lança Miller en désignant les deux mains qui s'étaient rejointes sur la table, mais aussi et surtout pour casser l'ambiance triste qui tentait de venir s'immiscer dans leur groupe.

--Attention ! Clama Roberto en feignant un sérieux qu'il accentua en secouant l'index en direction de Jim, je suis très jaloux et terriblement violent !

Tous rirent, puis on commanda les cafés.

Vers 15 heures, tandis que Jim Richardson et Malory Wisphard se rendaient vers un entrepôt dans lequel des voisins avaient remarqué une certaine agitation : « ...ce sont des bandes de gosses qui sont en train de se foutre la raclée ; à coups de battes de base-ball ! » Avait annoncé la voix au téléphone qui, bien entendu, n'avait pas voulu laisser de nom en fin de message : « ...vous comprenez, j'en connais pas mal, si jamais ils savaient que je les ai balancé... j'habite dans ce quartier... »

Bref, ce genre d'appels arrivait en masse au poste, et nombre d'entre eux n'étaient pas pris en compte. Mais lorsque celui-ci était parvenu, Dorothée Malingan, l'opératrice radio, savait que la patrouille Jim-Malory se trouvait dans le coin. Lorsque les flics arrivèrent sur place, ils ne découvrirent rien d'autre qu'un entrepôt vide dans lequel un clochard qui semblait résider ici leur assura qu'il n'avait vu personne se battre depuis bien longtemps : « ...une semaine au moins ! » Avait-il clamé, ce qui semblait être un record vu la manière dont il l'avait annoncé.

« Dorothée ma grande, rien de bon sur ce coup... mais rien de mauvais non plus ! » Avisa Jimmy dès son retour à la voiture. Il allait reposer le micro lorsque la voix de Dorothée se fit de nouveau entendre :

« La patrouille 3, Carperry-Dorwel souhaiterait avoir votre compagnie.

--Okey ma grande, où sont-ils ?

--Une seconde, je me renseigne. »

Lorsque Richardson et Wisphard arrivèrent en renfort, ils trouvèrent plus d'une demi-douzaine de véhicules de secours dont les gyrophares tournoyaient. Les nouveaux arrivants quittèrent leur voiture avant de traverser le parking de l'immeuble qu'on leur avait désigné.

« Que se passe-t-il ? » S'enquit Jimmy en apercevant Roberto qui sortait du bâtiment. Ce dernier était très pâle et lorsqu'il voulut répondre, il n'eut que le temps de se détourner pour vomir.

« Tu d'vrais monter Jim, lança dans son dos une voix qu'il reconnut aussitôt.

--Tu es déjà là Barton ? Salua le lieutenant en serrant la main du gros black qui venait de les rejoindre.

--Bah, quand il y a de la viande froide étalée sur le terrain il faut bien que quelqu'un s'en occupe et dise d'où elle provient. »

Wisphard qui était nouveau dans le secteur et équipier de Richardson depuis moins d'un mois, serra lui aussi la main gigantesque du noir avec un timide sourire.

« Ton nouveau partenaire ? Questionna d'embrée le gros homme.

--Oui, Malory Wisphard. Nouveau chez nous mais flic depuis six ans. Il était dans le Kentucky, à Lexington.

--Oh bah ça va, ce n'est pas un puceau, il a l'habitude des grandes villes. Bien venu chez les dingues vieux ! Lança le black en riant.

--Alors vautour, que se passe-t-il là-haut ? Reprit Jim plus sérieusement.

--Bah, c'est la demoiselle là-bas, commença-t-il en désignant une jeune fille qui pleurait un peu plus loin, c'est une pute, oui mais une pute de luxe. Bref, c'est elle qui nous a appelé car elle et une de ses copines ont été conviées hier soir pour une fête un peu spéciale. Une partouze quoi. Apparemment il devait y avoir pas mal de fric à la clef et elles ont tout de suite accepté. Dès leur arrivée, la vue des types a refroidi celle-ci. Ils ont été jusqu'à doubler les tarifs... remarque, ils auraient pu très bien les tripler, je sais maintenant que cela n'aurait rien changé. Bref, la petite là a eu du nez et a préféré repartir. L'autre, sa copine, n'a apparemment pu résister à l'appas du gain. D'ailleurs, elle est encore là-haut.

--De qui s'agit-il ? S'enquit Jim.

--Bof, celle-là dit qu'elle s'appelle Dolorès Nash... C'est peut-être un nom d'emprunt, un nom de bureau quoi, juste pour bosser. Enfin, nous allons tout de même regarder si nous n'avons pas quelque chose sur cette personne. Tu d'vrais monter Jim, c'est du gratiné !

--C'est si hard que ça ?

--C'est rien de le dire. Tu connais Lesning, le légiste, et ce qu'il est capable de supporter, et bien il a failli dégueuler ! Tu sais, ce genre de loulou a le don pour savoir s'amuser. Apparemment ils étaient plusieurs et ils ont figolé. Ils ont dû s'amuser avec la petite jusqu'à plus soif, je pense que c'est lorsqu'ils n'ont plus eu envie de son joli corps que les choses se sont gâtées...

Jim regardait le noir en fronçant les sourcils.

--... Tu veux un avant goût ? Reprit ce dernier. Ils lui ont cloué la langue sur le parquet, les mains attachées dans le dos. Puis pour savoir si elle savait jouer aux boules ils lui ont enfoncé une quille de bowling dans l'anus ! Entièrement ! J'sais pas si tu vois le morceau à avaler, mais elle a dû déguster. Bref, comme ça ne devait pas leur suffire, ils lui ont fait brûler les cheveux... enfin, la tête je devrais dire. Voilà en gros et pour le moment ce que j'ai pu constater. Pour l'instant, on essaie de lui décoller les joues du parquet, avec les brûlures, ce n'est pas simple, tout à tendance à se déchirer.

--Et personne n'a entendu quoi que ce soit ? S'étonna Richardson en levant les yeux sur le bâtiment.

--Cet immeuble est quasiment vide. Les quelques appartements qui sont occupés servent de bureaux la journée, la nuit, il n'y a personne. La majeure partie des locaux de cet édifice est à louer. Les types savaient ce qu'ils faisaient. Le lieu du... spectacle se situe au dixième étage, bon courage Jim, et accroche bien ta ceinture ! » Fit le black en riant et en s'écartant du hall.

Richardson commença à avancer et Wisphard l'interpella :

« Si ça ne t'ennuie pas, je préférerais attendre dans la voiture Jim. J'ai quelques petits problèmes avec mon estomac, je ne suis pas en forme...

--Pas de problème, pas la peine d'être deux à s'écoeurer. A tout à l'heure. » Sur ce, il reprit son avance et disparut dans le bâtiment. Richardson n'eut aucun mal à trouver l'endroit, des flashes crépitaient dans la pièce et une agitation de ruche animait le dixième étage tout entier. Jim pénétra d'abord dans une grande salle vide puis remarqua dans la pièce voisine les pieds du corps de la victime autour de laquelle des hommes s'affairaient. Il respira à fond et avança, découvrant peu à peu le morbide spectacle. Barton n'avait rien exagéré dans son récit, au contraire, il avait minimisé.

La victime avait été rouée de coups et son corps nu présentait des marques violacées sur toute sa surface. La face toujours contre terre, les genoux repliés sous elle lui maintenaient les fesses en l'air. Jim remarqua tout de suite cet appendice blanc dont lui avait parlé Barton, seule une quinzaine de centimètres de la quille blanche dépassaient de la raie culière. Jim réprima un haut-le-cœur. La langue de la victime était tirée à outrance, bleuie et perforée par un long clou. Le crâne brûlé avait pris une teinte marron sale (quelques endroits cloqués faisaient même penser à du poulet rôti, ce qui arracha un nouveau soulèvement de l'estomac de Jim), la joue gauche avait également brûlé et collait sur le parquet. Mis à part cela, le reste du visage n'était pas trop abîmé et Jim remarqua que la fille devait être d'une extraordinaire beauté...

« Hé ! Hé ! Hé »

Jim se retourna brusquement.

« Elle te plaît non ? ! »

« Quelque chose ne va pas lieutenant ? S'enquit un homme en blanc devant l'air défait de Richardson.

--Non, parvint enfin à balbutier Jim. Enfin, tout ceci mis à part, » ajouta-t-il en désignant le corps.

L'autre prit un air conciliant et poursuivit ce qu'il était en train de faire. Jim tenta de prendre un air plus dégagé et s'approcha encore de la victime. Il se baissa et observa son visage.

« Elle était très belle Jim. »

Cette fois, Richardson ne fit aucun mouvement. Il connaissait cette voix mais il était certain que ce n'était pas la voix habituelle, celle de « Bad Black », celle qui le prévenait toujours lorsque quelque chose allait arriver.

Les yeux sur le corps, Jim regardait mais ne voyait pas, il se tenait aux aguets, prêt à réécouter cette voix. Pourtant, lentement, l'image qui s'imprima dans ses yeux s'avéra elle aussi pas inconnue. Non, ce visage ne lui était pas inconnu du tout même si quelque chose dans Jimmy refusait de l'admettre. Machinalement, son regard se posa entre les cuisses largement ouvertes de la victime, deux longues et fraîches entailles balafraient la droite, juste au dessus...

Brusquement il se souvint de son dernier malaise, celui qu'il avait ressenti ce matin même dans le couloir du poste de police près de la machine à café. Il se revoyait très bien en compagnie de Miller et de Carperry, juste avant l'arrivée d'Anita dans son fauteuil roulant poussé par Roberto. Jamais un de ces malaises ne lui avait apporté quelque chose de bon, bien au contraire.

Quelque chose dans sa tête (qui n'était pas cette maudite voix sur laquelle il ne parvenait pas (ou refusait) à mettre un nom dessus) lui fit comprendre qu'il ne vivait en ce moment que la continuité d'une logique qu'il se devait de subir toute sa vie.

« Tu vois Jim, elle ne s'appelle pas Dolorès Nash ! »

... de trois petites tâches brunes disposées en triangle, marque de naissance qu'il ne connaissait qu'à une seule personne...

« Et oui Jim, elle était pute de luxe ! Discrète, certes, mais pute quand même ! Et toi tu t'es farci une pute durant tout ce temps sans le savoir. Tu as bien changé Jim, tu étais tout de même plus curieux lorsque nous traînions ensemble. Tu te souviens Jim, dans notre jungle... C'était avant Tanh Ding et TON PUTAIN DE CONTRACT ! Et pour qui bossais-tu Jim ? Hein ? N'oublie pas Jim, un pour chacun ! »

« NNNOOOONNN ! ! ! » Hurla brusquement Richardson en se redressant d'un bond, faisant sursauter tout le monde. Il ne s'aperçut même pas que deux agents présents que le cri avait effrayé le tenaient en respect au bout de leurs armes...

CHAPITRE XV

« Un pour chacun ! »

Oui, la voix ne s'était pas trompée, Jim comprenait maintenant ce qu'elle avait voulu qu'il sache.

Richardson avait quitté l'immeuble après son horrible découverte sur l'identité de la victime. Il avait refusé se faire porter à l'hôpital comme le lui avait conseillé Miller, il avait accepté un calmant avant de planter là son équipier et de rentrer chez lui où il s'était enfermé et avait laissé sonner le téléphone. Il s'était effondré en larmes sur le divan avant de s'en prendre à une bouteille de Gin neuve.

« Tu vois Jim, elle ne s'appelle pas Dolorès Nash ! »

Non, cette maudite voix avait raison, la victime, ex pute de luxe, n'était autre que Prescilia Donovan, cette maîtresse de flic si obscure... et pour cause. Depuis la mort de Jennifer, Jim s'était attachée à cette fille plus encore qu'auparavant. Quant à elle, de son côté, elle n'avait rien fait pour forcer Jim à rester, mais elle s'était montrée plus câline, plus compréhensive, simplement agréable... et il avait espéré. Ces trois petites taches brunes, disposées en triangle au creux de la cuisse, juste sous le sexe parfaitement épilé de la jeune femme avaient déclenché une crise de fou rire de la part de Prescilia lorsque, après lui avoir fait l'amour, Jim avait annoncé qu'il désirait être le dernier à connaître leur présence. Il comprenait maintenant cet accès d'hilarité. Ce n'est pas le genre d'endroit qu'une prostituée peut dissimuler très longtemps et nombre de clients lui avaient demandé pourquoi elle s'était faite tatouer un « mort aux vaches » à cet endroit...

Non, la voix ne s'était pas trompée.

« Un pour chacun Jim ! » Avait encore annoncée cette voix d'outre tombe, cette voix qu'il avait bien reconnu maintenant et qui appartenait à son ex chef de groupe, «Seigneur».

« Un pour chacun Jim ! » Oui, un pour chacun. Un mort dans l'entourage proche de Jim Richardson pour chaque mort de l'équipe. John F. Lawrence en personne, ou plutôt en fantôme, était venu prévenir Jim du dernier meurtre, Prescilia Donovan. Cela avait dû lui procurer un réel plaisir pour qu'il vienne lui même, à moins que ce soit parce que tout ceci touchait à sa fin. D'après Jim, c'était l'avant dernier mort. L'avant dernier, il en restait encore un à venir pour que les comptes soient exacts.

« Un pour chacun... »

Il y avait eu la petite fée Sandra pour Bad Black-Phil Rain. La belle-mère de Jim n'était morte que parce qu'elle se trouvait là, Richardson en était certain. Lorsqu'au Vietnam l'équipe était lâchée, combien tuait-elle d'innocents afin d'attraper un seul Viêt-cong ? Et encore, quand il s'agissait réellement d'un Cong.

Ensuite il y avait eu Oliver Mc O'Neill, ce bon vieux Ol, qui était mort en partie par la faute de Jim... Mais là-bas, dans la jungle, combien de personnes avaient été tuées par la faute de celles qu'elles croyaient de leur côté ?...

Oliver Mc O'Neill pour Stentor-Teddy Lee Marvin.

Puis cette pauvre Jennifer, rendue à moitié folle par la mort de trois êtres chers, mais aussi par la torture de savoir son mari dans d'autres mains que les siennes. Jim n'avait jamais appris la visite de Jenn chez sa maîtresse, mais Dieu sait que l'esprit de la prostituée avait été tourmenté par celle-ci qui avait immédiatement précédé la mort de Jenn. Mais là-bas, au Vietnam, combien de personnes avaient pleuré des morts proches, combien avaient été rendues folles par nos tortures ?...

Jennifer Richardson pour Blue Bird-Fred Neckerman.

Et enfin Prescilia Donovan qui avait largement eu le temps de regretter ses agissements envers Jenn (cette femme de flic qu'elle avait beaucoup apprécié et aussi pris en pitié un peu trop tard, juste avant qu'elle mette fin à ses jours), et qui avait souffert le martyr pendant six longues heures entre les mains expertes de ses quatre bouchers-voleurs avant de perdre connaissance et vie au dixième étage d'un immeuble sordide... Mais au Vietnam, dans des casemates plus sordides

encore, le viol et les brutalités n'étaient-elles pas monnaie courante ? De réels bouchers n'étaient-ils pas nés là-bas, donnant libre cours à leur sauvagerie ?...

Presclia Donovan pour Dragon-Steve Barley.

Et voilà, Jim avait presque terminé de rembourser sa dette à la mort. Presque, car il restait encore « Seigneur » à venger et ensuite, les âmes perdues trouveraient peut-être le repos. Très bien, puisque Jim devait payer...

A l'époque, Jim faisait partie de la surveillance secrète intro-militaire dont les racines partaient des bureaux de la CIA. Les membres de ce service inconnu (inexistant pour être plus exact, car tout avait été mis en œuvre pour qu'il le soit et le demeure à n'importe quel prix. D'ailleurs, aucune information n'avait jamais suinté de ce système, quitte à faire taire définitivement et de façon irrémédiable un de ses adhérents), donc, les membres de ce service effectuaient des missions de n'importe quel genre, mais surtout les basses besognes comme faire disparaître par accident un membre un peu trop expansif de la machine verte Américaine. L'armée possédait donc ses propres tueurs qui nettoyaient dans les rangs le plus discrètement possible.

Et pour John F. Lawrence, Jim avait fait ce qu'il fallait, c'était ça, sa mission à lui. Et si cela avait coûté la vie au reste de l'équipe, c'était comme ça. Personne ne lui avait jamais reproché d'être revenu seul au camp de base. La mission avait été effectuée et la guerre s'était terminée là pour Jimmy Richardson...

Enfin, c'était ce qu'il avait cru à l'époque. Mais c'était évidemment (et logiquement aussi) sans compter avec Seigneur, un être qui avait tant de haine pour la trahison qu'il avait préféré refuser le repos éternel pour venir hanter et détruire la vie de Jim jusqu'à ce que vengeance soit faite... et peut-être même au-delà.

Jim posa doucement la bouteille de Gin au trois quarts vide et regarda longuement une photo placé sur la table basse du salon. Il posait tout sourire en compagnie de sa femme et sa fille, c'est Ol qui avait pris le cliché. Il se rappelait très bien ce jour où ils avaient été pique-niquer tous les quatre dans Central Park. Jim se laissa aller au fond du canapé, il sourit et des larmes débordèrent de ses yeux.

Le lieutenant Richardson dégaina son arme.

Très bien, il ne devait plus qu'une vie à la mort, une vie pour que John F. Lawrence dit Seigneur repose en paix. Plus rien ici bas ne retenait Jim maintenant, il avait tout perdu.

« Tu ne me la prends pas John, je te la donne ! » Déclara-t-il à haute voix. Il regarda la gueule noire de son arme et dirigea le canon sur sa tempe. Il posa son regard sur la photo de famille, crispa légèrement ses mâchoires et déclara : « Pour toi Seigneur ! » Puis il ferma les yeux et un flot de larme coula sur ses joues...

« J'ai beaucoup souffert Jim, lui avoua brusquement la voix de Lawrence dans sa tête, « se serait trop simple, beaucoup trop simple, tu ne trouves pas ? »

Jim haussa les épaules et appuya sur la détente...

CHAPITRE XVI

Le temps s'écoula dans le noir, un silence merveilleux après une déflagration déchirante qui l'avait apporté dans cet autre monde.

C'était donc ça la mort, un espace de vide sombre dans un néant ténébreux. Il n'y avait ni odeur, ni vision, ni bruit... ce n'était qu'un rien pointé dans lequel on ne faisait rien. Pas de Dieu, pas d'anges, pas de diable, pas même quelques visages de victimes venues se venger... et pas non plus le visage de Seigneur grâce à qui tout ceci avait été possible. Beaucoup de questions affluèrent à ce moment, pourquoi Jim s'impatientait-il ? Y avait-il une notion de temps dans l'au-delà ? Pourquoi se sentait-il mal à l'aise comme si la position de son corps le gênait ? Emmenait-on plus que l'âme lorsqu'on trépassait ?...

Et ce merveilleux silence nocturne, ne venait-il pas d'être écorché par un son qui résonnait encore ?

Oui, c'était certain maintenant, des sons montaient des alentours proches et toujours aussi sombres de Jim ou de ce qu'il était à ce moment. Des sons de plus en plus clairs qui semblaient émaner d'outils s'entrechoquants, de pas peut-être, et même de timbre de voix...

« Monsieur Richardson ! Monsieur Richardson, vous m'entendez ? »

« Ce serait trop simple Jim, non ? » Déclara doucement la voix de John F. Lawrence-Seigneur dans l'esprit embrumé de Jimmy qui ne parvenait plus réellement à suivre les événements.

« Je crois qu'il a remué la tête docteur. Fit une voix féminine, la même qui l'appelait par son nom quelques secondes auparavant.

--Ca, ça m'étonnerait, répondit une voix d'homme, celle du docteur certainement. Oui, cela m'étonnerait beaucoup, il ne remuera pas tout de suite. »

« Je t'ai menti Jim, oui je t'ai menti, comme toi tu m'as menti là-bas. Ô, je me doutais bien que tu concoctais quelque chose à l'époque et je peux t'avouer que ce n'était pas la confiance que j'avais en toi qui m'étouffait, mais je n'ai pas fait assez attention, voilà tout.

Ce que je te reproche le plus Jim, c'est de m'avoir abandonné entre leurs mains. Je sais ce que c'est de recevoir et d'accepter un ordre, quel qu'il soit, je sais ce que c'est de devoir exécuter un boulot Jim, là-dessus, je ne t'en veux même pas. Mais il faut le faire proprement. Tu vois Jim, si comme à toi on m'avait demandé de te faire disparaître en opération, je l'aurais certainement fait, tout comme toi tu l'as fait, mais je ne t'aurais jamais abandonné en vie entre leurs mains, jamais. J'ai souffert Jim, tu sais... non, bien sûr, tu crois savoir, mais tu ne sais pas encore. Ô oui, j'ai souffert. Et plus encore lorsque j'ai vu que tu assistais à tout ça sans réagir. Si tu n'avais fait que me tuer Jim, je ne t'aurais jamais persécuté, chacun son boulot et tu as malgré tout bien fait le tien. Mieux encore, tu ne t'es même pas sali les mains avec mon sang, tu les as laissé faire. Mais crois moi, toute ta vie et celles des tiens auraient pu se passer autrement si seulement tu m'avais achevé avant qu'ils me tombent dessus...

Enfin, tout ça c'est du passé Jim et il ne faut pas vivre dans son passé... par contre, on peut vivre avec, et c'est exactement ce qui va t'arriver Jim.

Tu vas souffrir Jim, tout ce que j'ai souffert tu vas le souffrir également, mais tu vas rester ici. Comme on dit, tu y es et tu y restes ! Tu n'auras même plus le loisir de te foutre en l'air, je veux dire pour de vrai, car là Jim, tu t'es loupé.

Ouais tu t'es raté. Un peu comme tu as raté toute ta vie, mais ça va être terrible pour toi maintenant.

Extérieurement tu es mort, la balle que tu t'es logée dans la tête a fait d'affreux ravages... Pas assez peut-être, ou trop, c'est à toi d'en juger Jim.

Tu es totalement paralysé, de la pointe des cheveux jusqu'à l'extrémité des ongles de tes orteils. Tu es aveugle, muet et il te reste à peine assez de force pour ingurgiter ce avec quoi on te nourrit ici Jim.

On te fera manger, pisser, chier... et ce jusqu'à la fin de tes jours. Il ne reste rien de toi Jim, tu es un légume, une plante fanée dans sa potiche que l'on peut déplacer à son gré mais qui peut également rester à la même place plusieurs jours sans que personne la remarque.

Tu sais, j'ai même dans l'idée qu'ils tenteront peut-être des expériences sur toi. Si tu pouvais communiquer avec eux, je te dirais de leur faire savoir que c'est peine perdue...

Mais voilà Jim, tu n'as plus aucun moyen de communiquer avec ceux de ton monde. Les seules choses qu'il te reste sont tes oreilles Jim, tu sais, comme celles qu'on tranchait sur les corps des Viets qu'on avait buté et avec lesquelles certains d'entre nous se faisaient des colliers. Et ouais, tu ne peux plus rien faire d'autre que d'écouter... et penser aussi, bien sûr.

Ca, se sera le plus terrible pour toi Jim. Penser. Tu ne feras plus que ça, ta femme, ta fille, ton ami, ta maîtresse, je te laisserai te faire tes films, tu reverras sans cesse les souffrances des uns et la perversion des autres. Souvent tu prieras pour que cela s'arrête, tout comme moi j'ai prié là-bas lorsqu'ils étaient en train de me dépecer, mais cela ne s'arrêtera pas. Et lorsqu'au fur et à mesure tu sentiras la folie s'emparer de ton esprit, tu supplieras pour qu'elle t'emporte... mais je serai encore là Jim, tu ne deviendras jamais « dinki dau » comme disent les Viets, je ne te laisserai pas aller au pays des dingues même si pour cela je dois encore errer dans les couloirs de l'au-delà pendant des siècles. Tu sais, ici le temps n'a pas la même valeur que dans ton monde et en plus, lorsque tu finiras par passer l'arme à gauche, j'aurai alors l'éternité pour rattraper ce que j'ai manqué pendant que je te surveillais.

Très bien Jim, ce brin de causette, quoique monotone puisque je suis seul à parler, m'a fait réellement plaisir. Mais il faut que je te laisse maintenant, je reviendrai peut-être de temps en temps, tu verras, tu finiras même par souhaiter ma présence dans ton existence maintenant sordide, taciturne. Mais pour l'instant, je dois aller m'occuper de tes femmes, de ta fille aussi, car elles sont avec moi... avec nous devrais-je dire, car toute l'équipe est là. J'allais oublier, tout le monde te passe le bonjour Jim. Surtout Bad Black. D'ailleurs, on ne le voit quasiment plus depuis qu'il s'occupe de ta fille. Il dit qu'elle est vraiment bonne. C'est vrai qu'ici tout ne se passe pas comme en bas, chez toi, mais ce serait trop long à t'expliquer. Mais comme en bas nous profitons de beaucoup de nos sens... et crois moi, on sait y faire.

Prescilia aussi est bonne, même sans cheveux. Enfin j'ai le temps, et je m'occuperai de ces deux là dès que j'en aurais fini avec Jennifer. Tu sais Jim, c'est moi qui l'ai pris en main dès son arrivée... elle n'a pas l'air déçu. Elle n'a pas mis longtemps pour comprendre qu'ici, il fallait qu'elle accepte tout... ce n'est plus son corps que nous corrompons, c'est son âme, et c'est délicieux Jim, vraiment.

Ce qu'on peut s'amuser, tu verrais !

Bon, je te laisse cette fois. Occupe toi bien de tes oreilles ce sont les seuls liens avec la vie que tu laisses derrière toi.

Alors amuse toi bien Jim, écoute bien... et pense à nous!

« Je crois qu'il pleure, reprit la voix de l'infirmière.

--C'est tout ce qu'il lui reste à faire maintenant. » Répondit la voix du docteur tandis qu'il regardait une larme couler sur la joue du lieutenant Richardson...

FIN

